3-4-69

LAMARTINE

LE PUY. — TYP. ET LITH. MARCHESSOU.

LAMARTINE

SA VIE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

PAR

CH. DE MAZADE



PARIS

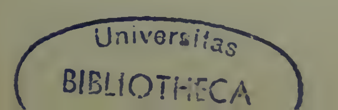
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

QUAI DES AUGUSTINS, 35.

—

1872



AVANT-PROPOS

Les dieux s'en vont, les rois s'en vont, les supériorités du génie s'en vont, le cri fatidique retentit de siècle en siècle! Non, pour ne parler ni des rois ni des dieux, ceux que le philosophe américain Emerson appelle les héros, les représentants privilégiés de l'humanité, ne s'en vont pas pour toujours, autant vaudrait dire que la race humaine appauvrie est menacée de s'éteindre sous un ciel refroidi, sur une terre

désormais inféconde; mais il est bien vrai qu'à cette heure du siècle, dans le mouvement contemporain des choses, il y a comme un ralentissement de cette séve humaine qui fait les natures supérieures, le génie devient rare, une teinte grise et uniforme de médiocrité semble se répandre sur l'Europe.

Les sceptiques et les superbes du monde qui croient se grandir de tout ce qui abaisse la France et qui ont contemplé notre naufrage du haut de leur égoïsme rassuré, se hâteront peut-être de dire : parlez pour vous; parce que les hommes vous ont manqué, vous croyez qu'ils manquent partout; parce que vous avez l'humeur noire de vos revers, vous voyez partout du noir ! — S'il ne s'agissait que de la France, quoique ce fut cruel pour nous après

tant de jours d'éclat que nous aimions à croire éternels, il ne nous resterait plus effectivement qu'à nous envelopper de notre deuil silencieux et à dévorer nos amertumes en voyant la race humaine fleurir glorieusement dans des régions plus favorisées et en attendant qu'un souffle inconnu vînt raviver les sources du vieux génie français. Mais non, les plus heureux aujourd'hui, ceux qui n'ont pas essuyé, comme nous, les brutalités de la fortune ne sont pas beaucoup plus riches que nous. Il y a, en France, au moins autant de talents que dans la plupart des pays de l'Europe, et dans la plupart des pays de l'Europe il n'y a pas plus de génie qu'en France. Partout le niveau tend à baisser au sein d'une certaine confusion, et c'est vrai dans la politique comme dans les lettres, chez les

nations les plus florissantes sous d'autres rapports comme chez les plus abandonnées.

Tout ce qui s'est produit en Angleterre depuis assez longtemps n'a pu éclipser ou égaler ce qui s'est vu dans les premières périodes du siècle. Nul n'a recueilli la royauté poétique d'un Byron, et les hommes d'Etat, si distingués qu'ils soient, ne sont pas de la stature d'un Pitt ou d'un Canning, de ce Canning dont M. Disraëli disait un jour : « Je me rappelle l'éclair, l'éblouissant éclair de ce regard et la puissance de ce front impérial. » En Italie, Cavour, le puissant patriote, le grand libéral est mort sans laisser un successeur de sa taille; l'héritage d'Alexandre a été partagé. Ceux qui ont préparé par le génie des lettres l'indépendance italienne, ceux

qu'on peut appeler des précurseurs, ont disparu, et on ne voit pas qu'ils soient encore remplacés.

J'entends bien ce qu'on va me dire : Et l'Allemagne qui vient de vaincre la France ! Eh bien ! oui, ils nous ont vaincus, ce sont des hommes *forts*, méthodiques, bien dressés, habiles organisateurs d'une opération de guerre qui se confond presque avec une opération de commerce; ils ont réussi, par une certaine intelligence spéciale, dans une colossale entreprise longuement préparée. On en dira ce qu'on voudra, malgré leurs étonnantes victoires, ce ne sont pas des grands hommes ; il leur manque ce je ne sais quoi de lumineux et de supérieur qui fait les héros, qui marque les glorieux types de la race humaine, et en fin de compte, dans cette

Allemagne si fière de pouvoir doter ses généraux avec notre argent, si prompte à oublier les vraies traditions de son génie pour des succès qui la condamnent à rester un camp, où sont les Gœthe, les Schiller, les Humboldt, les Kant, les Fichte, les Hegel? L'Allemagne n'a plus de ces beaux génies et de longtemps peut-être elle ne trouvera rien qui les égale, car elle vient de goûter de la force, et il en est des nations qui ont goûté de la force comme des combattants du cirque qui ont goûté du sang : on ne revient pas aisément de ces grossières ivresses. Les Allemands, dit-on, nous ont vaincus parce qu'ils nous sont supérieurs, parce qu'ils savent lire et écrire, et même compter, à ce qu'il paraît. C'est possible; après tout on peut savoir lire et écrire et n'avoir pas plus de moralité que d'es-

prit. En quoi cela prouve-t-il sérieusement que « le niveau moral et spirituel » soit plus élevé chez les Allemands que chez nous ?

Non, l'Allemagne, si victorieuse qu'elle soit par les armes, ne diffère pas des autres nations dans l'ordre de la civilisation intellectuelle et morale ; elle est atteinte du même mal, d'un certain alanguissement des facultés supérieures, et si on se plaît toujours à chercher en France les signes particuliers de cette maladie, c'est que, comme toujours la France, a le privilége de présenter sous une forme plus concentrée et plus saisissante un phénomène qui est partout. A quoi cela tient-il ? Peut-être pour quelques-uns, pour nous si l'on veut, au développement outré d'un faux instinct de démocratie qui tend

à mutiler l'humanité en nivelant les aristocraties légitimes et nécessaires de l'esprit, après avoir nivelé les aristocraties de sang et de caste ; peut-être aussi à un certain état de civilisation où la personnalité humaine tend à s'anéantir dans le déploiement des forces collectives, et où le génie des progrès matériels, du bien-être, des inventions techniques prend si aisément le pas sur tout ce qui est de l'ordre spirituel ; peut-être enfin à une raison assez simple dont on ne tient pas toujours compte, c'est que, dans un siècle, il ne se produit pas coup sur coup plusieurs générations également brillantes ou également heureuses. La nature morale comme la nature physique, a ses moments de fatigue et ses intermittences.

L'Europe en est là aujourd'hui, après

avoir eu des périodes moins ingrates. La France est comme l'Europe, avec ses malheurs de plus, et comme l'Europe elle peut se dire, elle aussi, qu'elle a eu des générations pleines de force et d'éclat, portant dans la vie la séve d'une jeunesse gonflée d'espérance. Certes, lorsque la France, à peine remise des ébranlements du premier empire, avait pour la relever et pour la passionner un Chateaubriand encore dans sa glorieuse maturité, un de Serre, un Royer-Collard ou un général Foy dans l'éloquence parlementaire, un Guizot renouvelant l'histoire avant d'entrer dans la politique, un Cousin popularisant la philosophie, un Thiers commençant en maître des polémiques libérales cette carrière qui devait être couronnée par le dévouement patriotique dans le pouvoir, un Lamartine

émerveillant ses contemporains par la révélation d'une poésie inattendue ; quand la France en était là, elle pouvait se montrer à ses amis et à ses ennemis. Ceux qui survivent, et je ne les ai pas tous nommés, sont encore nos guides ; ils représentent dans les affaires ou dans leur retraite l'expérience, la raison, le savoir, nos souvenirs et nos traditions.

Lamartine, lui, est mort, laissant une place vide de plus dans les rangs chaque jour dépeuplés de cette génération dont il a été, et assurément il reste une des plus éclatantes images de ce passé éclatant d'hier qui garde toujours pour nous le suprême attrait des grandeurs éclipsées par les désastres. Sans doute Lamartine a eu une destinée assez mêlée, et de tous les dons que Dieu lui avait

prodigués, il a fait quelquefois un usage à décourager ou à troubler les plus ardentes sympathies. Il a été, en certains moments, un grand et périlleux joueur de la fortune de sa nation et de sa propre fortune. Somme toute, ce fut un de ces êtres d'élite qui honorent un temps, un pays, une période de la civilisation. Ce ne fut pas seulement un poëte d'un incomparable génie, ce fut un des plus nobles spécimens de la nature humaine, et il le dut certainement au milieu large et sain où il était venu au monde, où il s'était formé. C'est ce qui fait que dans ses erreurs et dans ses faiblesses, dans ses illusions et dans ses aventures il garde toujours je ne sais quelle élévation innée d'un homme qui n'avait vraiment pas la vocation des basses œuvres révolutionnaires.

Depuis la mort de Lamartine, plus d'une fois j'avais eu l'idée d'étudier le caractère et le génie de l'auteur des *Méditations ;* un hasard singulier me conduisait, l'an dernier, à réaliser ce dessein pendant les heures douloureuses de l'investissement de Paris. C'est mon travail du siége, et aujourd'hui ces pages que je recueille me reportent vers un temps qui ne pourrait réveiller en nous que de virils souvenirs, si ce qu'il y a eu d'honneur n'avait presque disparu sous les ignominies des sinistres idiots dont la domination restera une des repoussantes humiliations de notre histoire.

C'était, en effet, un temps étrange, je parle du premier siége, où Paris, séparé de tout, se voyait réduit à ne vivre que de lui-même et par lui-même, où, pour nous écrivains, la meilleure manière de

faire notre devoir c'était de ne point abaisser l'esprit de la France, de continuer notre œuvre au bruit du canon, dans nos maisons qui, après tout, pouvaient à chaque instant tomber en ruines. Ces cinq mois compteront peut-être à ceux qui, avec une modeste fermeté, sans s'interrompre un moment, sans illusions, sans forfanterie, ont fidèlement monté leur faction sous le drapeau du patriotisme et des idées justes. Combattre par les armes, c'était beaucoup sans doute, c'était digne de nos soldats et de leurs chefs, qu'on exaltait en ce temps-là, dont on s'est plu depuis à diffamer tous les efforts. N'était-ce point aussi quelque chose de surmonter les émotions de la lutte, les incertitudes poignantes de l'isolement, le dégoût des séditions intérieures, les impossibilités croissantes, quelquefois la

maladie, pour tenir jusqu'au bout, pour reprendre chaque jour ce travail de l'esprit qui avait à peine une chance de touver un écho dans le monde? Et ce n'était pas toujours facile, même matériellement, dans cette vie de siége dont on pressentait la limite, où tout s'épuisait à la fois, où les influences décourageantes venaient si souvent glacer les espérances et les résolutions. J'en appelle aux souvenirs de nos compagnons de combat et de misère, à la *Revue des Deux-Mondes,* où ces pages paraissaient avec quelques autres. Je pourrais en appeler aux souvenirs de tout ce monde intelligent de Paris qui se faisait un honneur de ne point interrompre son œuvre, de ne point abdiquer devant l'ennemi campé sur nos collines.

Certes, ce n'est pas le moment des

exagérations et des vanités. Rien n'était plus simple que de faire son devoir là où le devoir était tout tracé ; mais enfin, soit dit sans orgueil, si dans ce long siége il y a eu quelque grandeur morale, elle n'était point au camp prussien. Elle était dans ce Paris dont la sérénité virile défiait les privations et les épreuves, qui n'avait pas subi encore la flétrissure des agitateurs subalternes, qui contenait au contraire de son patriotisme tous les fauteurs de séditions. Les Allemands déployaient leurs lignes muettes et invisibles, ils faisaient avancer leurs canons qui allaient bientôt nous envoyer les témoignages parlants de leur supériorité et de leur *moralité* : les cœurs ne faiblissaient pas, Paris se ramassait en lui-même, attendant sans pâlir le cataclysme dont il était menacé comme l'être pensant, dont

parle Pascal, devant le déchaînement des forces aveugles de la nature.

Ville étrange, moment plus étrange encore, où, au milieu d'incomparables souffrances, on blindait les Raphaël et on enfouissait la Vénus de Milo pour les dérober au feu destructeur, où l'on était presque fier de voir le Panthéon marqué au front comme un cyclope d'un boulet ennemi, où un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, doyen de la science, M. Chevreul, allait s'enfermer avec ses collections du muséum incendiées et dévastées, où des académies se réunissaient comme si le sol n'avait pas tremblé sous leurs pieds, où des cours publics étaient visités par des obus, où les publications les plus sérieuses ne s'interrompaient pas, et où enfin, jusque dans le fracas des armes,

des chercheurs obscurs poursuivaient la solution de problèmes scientifiques qui serviront peut-être un jour la civilisation !

Cela s'est vu de nos jours et ne s'était pas vu depuis des siècles. Il a fallu qu'une imbécillité lugubre vînt faire ce que l'ennemi étranger n'avait pu faire, ternir ce reflet de grandeur morale dans l'infortune, et offrir aux Prussiens l'occasion de contempler, du haut de leurs camps en fête, l'incendie et l'avilissement de ce Paris qui avait défié leurs coups, qui n'avait capitulé que devant la faim !

Je me laisse aller à ces souvenirs en rassemblant ces pages qui portent la date du siége et où, à défaut d'une complaisance banale, on ne trouvera, je l'espère,

que de la sympathie jusque dans la sévérité; l'indépendance vis-à-vis de certains hommes est encore un hommage. Ce n'était pas d'ailleurs absolument hors de propos de relever cette image de Lamartine dans un tel moment. Cette expérience de la République, dont l'auteur des *Girondins* avait été la force et l'éclat en 1848, venait de recommencer, et de plus nous avions la tragique réalisation d'un des pressentiments de ce grand esprit.

Lamartine n'était certes point un guide infaillible dans les affaires de gouvernement, ce n'était pas un politique pour la vie de tous les jours, mais il avait des intuitions, des coups d'œil qui perçaient l'horizon. Deux ou trois fois il a vu ce que les autres ne voyaient pas. Il ne se trompait point, convenons-en, lorsque, dès

1840, au risque de heurter un sentiment universel, il signalait le danger des apothéoses napoléoniennes. S'il se laissait emporter jusqu'à méconnaître les intentions de ses adversaires et du gouvernement lui-même, lorsque peu après il combattait les fortifications de Paris, il faut avouer que, trente ans plus tard, ses jugements et ses pronostics de 1841 n'ont été que trop justifiés. Ses discours d'autrefois étaient curieux à relire pendant le siége de 1870.

Fortifier Paris c'était, à ses yeux, une faute militaire, une faute politique, une faute morale; c'était exposer la nationalité française en la concentrant à un jour donné dans une ville, dans des murailles; c'était créer une défense pleine de périls ou inutile et inefficace, et notez qu'à cette époque personne ne s'arrêtait à l'hypo-

thèse d'un siége entrepris par les armées d'une seule puissance. Lamartine, comme tout le monde, n'admettait cette possibilité d'une marche sur Paris que dans une guerre de coalition, dans une guerre de l'Europe contre la France. Contre ce danger, la France ne pouvait se défendre que par ses armées, en rase campagne, en devenant toute entière un champ de bataille : Paris fortifié et assiégé ne pouvait être que la dernière étape de la défaite. Paris bloqué, cerné, opprimé par les forces extérieures et par les forces perturbatrices qui sont en lui, était, dans la pensée de Lamartine, fatalement condamné à succomber.

« Il s'agit, disait-il, d'une guerre extrême où les armées se comptent par millions de baïonnettes, eh bien! il n'y a pas une de

vos pensées, une de vos consciences qui ne dise tout bas avec moi, avant moi, plus que moi peut-être, que dans un pareil cas, si la France, qui aurait armé huit cent mille hommes, avait perdu une, deux, trois de ces grandes journées qui décident du moral des peuples; que si des armées de ligne étaient vaincues, traversées, démembrées, démoralisées au point de ne plus présenter d'obstacle solide à l'invasion du territoire, dans un pareil dénùment de forces vives, dans un pareil abandon de la fortune, si les corps d'armée ennemis de trois et quatre cent mille hommes s'avançaient par des routes diverses sur Paris et venaient se donner le terrible rendez-vous de l'Europe et de la France sous ses murs, Paris ne sauverait pas la France, Paris ne se sauverait pas lui-même.... Vous dites : la France se lèverait

derrière, recomposerait ses forces; une armée nouvelle sortirait de ses garnisons et de son sol et viendrait débloquer Paris. Pensez-vous sérieusement ce que vous dites? Quoi! ce que n'aurait pu faire la force organisée du pays, son armée, son matériel, ses généraux, son gouvernement, quelques lambeaux épars, coupés, disloqués de notre population le feraient? Quoi! les membres enchaînés et brisés accompliraient ce que le corps entier libre de ses mouvements n'aurait pu accomplir?... »

Et cette pensée, Lamartine la reprenait dans deux discours comme pour l'enfoncer plus avant dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient; il la précisait, il la retournait, il la poussait à son extrémité et la montrait sous toutes ses faces.

« ... Rendez-vous compte, dans un cas pareil, de ce qui se passerait dans Paris. Comment défendrez-vous à la fois vous et vos remparts contre l'étranger, l'ordre public, les fortunes, le seuil, la vie des citoyens contre la masse turbulente qui aura reflué dans vos murs? Les approvisionnements seuls, je me suis fait faire un tableau de ceux qui seraient nécessaires pour une pareille multitude, cela fait reculer le calcul; mais j'admets que vous puissiez nourrir cette multitude, comment contiendrez-vous le moral de cette population dans des circonstances semblables? Comment, dans une ville entourée d'ennemis, sans communication avec les départements, contiendrez-vous une masse de deux ou trois cents mille prolétaires sans travail? Voilà vos rues sans circulation, vos fleuves sans navigation; voilà

le gouvernement sans cesse en butte à des assauts toujours renaissants....

« Comment contiendrez-vous le moral d'une population placée dans des conditions de turbulence et d'émotion pareilles ? Quel sera le gouvernement, quelle sera la force publique qui pourrait y résister ? Comment ! voilà une population composée à moitié de femmes, d'enfants, de vieillards. Les tableaux de vos hospices, les statistiques de votre armée démontrent qu'au bout d'un certain nombre de jours il y aurait quatre-vingt-dix mille malades. Voilà une population qui, pour toute distraction, n'aurait que des rumeurs et des nouvelles sinistres !.. Je dis qu'il n'y a pas une pensée prévoyante, qu'il n'y a pas une imagination vraie qui puisse se porter sur les tableaux d'une situation pa-

reille sans reculer devant ces éventualités. Je dis que, dans une situation pareille, il serait inévitable que les partis les plus désespérés, que les passions les plus violentes tendissent malheureusement à s'emparer du pays et à le déchirer comme une proie dans leurs luttes. Je dis qu'une population semblable présenterait la plus affreuse réunion de détresse et de fléaux humains qu'il eût été donné à l'esprit d'imaginer... »

Il y a, enfin, une dernière considération que je voudrais rappeler, parce qu'elle est aussi un pressentiment.

« On dit : La nationalité se réveillerait plus puissante. Personne, plus que moi, ne croit à la nationalité impérissable de mon pays; mais permettez-moi une ré-

flexion que l'histoire de notre passé si récent m'autorise à vous faire. Si nous étions dans le cas malheureux d'une de ces guerres à mort, d'une de ces grandes guerres d'extermination où il faut qu'un gouvernement et la nationalité s'engloutissent, pensez-vous qu'une coalition soit assez stupide pour attaquer la nationalité de notre pays? L'a-t-elle fait en 1813, en 1814? Elle ne l'a jamais fait. Ce qu'elle a fait (à Dieu ne plaise que le passé soit pour nous l'exemple de l'avenir!), elle a fait une autre chose, elle a respecté, en apparence, cette inviolabilité de la nationalité de la France, elle s'est adressée aux mauvaises passions du pays; elle a déployé ou plutôt elle a laissé déployer le drapeau de tous les partis, et c'est avec ces armes, que nos propres dissidences lui fournissaient, qu'elle a combattu notre

pays, qu'elle le combattrait encore (1)... »

Ainsi, cet étrange orateur traçait d'avance notre histoire. Le malheur a voulu que Lamartine vit cruellement juste, au moins dans les traits essentiels et généraux. L'étranger s'est servi de nos divisions et a eu pour complice les « mauvaises passions du pays. » Paris n'a pas sauvé la France et ne s'est pas sauvé lui-même. Les « partis les plus désespérés » ont été impuissants pendant la lutte, il est vrai, mais ils se sont réservé le lendemain, le jour des épaves, et, en plein Paris, dans cette ville qui passait pour la métropole de l'esprit et de la civilisation, la Commune a eu ses deux mois de règne !

(1) Voir les *discours* des 21 et 28 janvier 1841.

Bien souvent, en renouant avec Lamartine ce commerce familier de quelques jours, en interrogeant ce visage où la mort avait laissé son empreinte sans altérer la dignité, la noblesse native des traits, je me suis demandé ce que l'auteur des *Girondins* aurait fait, s'il avait vécu assez pour assister à des catastrophes faites pour dépasser les craintes les plus extrêmes. Il ne nous aurait pas sauvé, c'est bien certain. Probablement son âge lui aurait interdit un rôle actif, mais, à coup sûr, dans son génie expirant et déjà rapproché des grandes visions de l'inconnu, il eut trouvé autre chose à faire, que de pincer quelque *guitare* humanitaire sur nos ruines et de coiffer sa vieille tête d'un képi burlesque, car c'était une nature de génie, et le véritable génie ne s'abaisse pas à mesure que les événements grandissent.

Autant qu'il l'aurait pu, il aurait employé ses dernières forces à sauver ce qu'on pouvait sauver de la France, à combattre ceux qu'il avait fait reculer de son geste souverain, de sa parole fascinatrice, sur les marches de l'hôtel-de-ville, en 1848.

Lamartine ne se serait pas manqué à lui-même, c'était impossible. Peut-être, à travers les glaces et les fatigues de l'âge, se serait-il redressé d'un suprême effort, sous l'aiguillon de tant de désastres publics, pour illustrer son pays d'une dernière inspiration digne de son passé. Et toutefois, il ne faut pas regretter pour lui qu'il ait quitté la terre avant les tragédies qui nous attendaient. La fortune lui a été clémente en lui envoyant une fin opportune. Il a bien fait de s'éteindre sans traîner plus longtemps dans la vie. Sans doute, cette

fin même n'a point été à l'abri de bien des amertumes. Ce grand esprit a passé ses dernières années dans tous les déboires d'une existence assombrie. Il est mort dénué, lassé de tout, se plaignant de tout, lui, l'homme gâté, envié et admiré d'autrefois ! Mais au moins, il n'a pas emporté en mourant l'inguérissable douleur de la France abattue dans la poussière sanglante ; il n'a pas vu le domaine de famille où il avait vécu et le cimetière du village de Bourgogne, où il voulait aller reposer auprès de sa mère, insultés par la présence de l'étranger.

Oui, il a été heureux encore, puisqu'avant de clore à jamais les yeux sur toutes les choses terrestres, il n'a pas pu voir l'image mutilée de cette Patrie qu'il a aimée, qu'il a servie et honorée, dont il a été, en certains moments, la gloire, et

qui devrait rester notre lien dans les divisions, notre frein dans les tentations coupables, notre stimulant dans les défaillances, notre grande, notre unique et souveraine inspiration dans cette vie où il ne nous reste plus qu'à retrouver, à travers des ruines, le secret de notre grandeur.

Janvier, 1872.

LAMARTINE.

I.

SA VIE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LE POÈTE DE LA RESTAURATION.

I.

Il y a des destinées merveilleuses, même dans ce qu'elles ont d'incomplet, qui semblent faites pour briller, éblouir et s'éteindre en laissant une impression de grandeur mêlée de je ne sais quelle déception cruelle. Poésie vivante d'une

génération, éclat et enchantement d'une époque, elles se jouent à travers les événements et les métamorphoses comme des puissances de l'imagination qui daignent condescendre aux réalités humaines. Elles se déroulent ou, pour mieux dire, elles s'épanchent, libres, glorieuses, enivrées d'elles-mêmes, enivrant ceux qu'elles touchent au passage.

La fortune est complaisante et perfide pour ces destinées qui ont reçu tous les dons, hormis le don de se fixer, de se gouverner et d'éviter les écueils qui se dérobent sous un voile d'éphémères prospérités. Parce qu'elles flottent toujours au-dessus du courant des choses, elles ont l'air de le dominer; elles ne font que le suivre, aussi peu maîtresses du mouvement qui les entraîne que d'elles-mêmes, et quelquefois le flot qui les a portées aux plus hauts sommets, ce flot, en se retirant, les laisse seules, mornes, désolées, comme des

navires échoués que la mer montante ne viendra plus reprendre.

C'est la destinée de celui qui a été le plus brillant de nos contemporains, et qui a vécu assez pour être le témoin de son propre désastre, pour voir tout ce qui avait illuminé sa jeunesse et sa maturité se perdre dans les réalités assombries de ses dernières années. Ainsi a passé Lamartine, heureux, prodigue, adoré, comblé des faveurs du monde, et réduit tout à coup sur ses vieux jours à se débattre, découronné et vaincu, dans un déclin morose. Certes, s'il y a eu dans ce siècle une existence privilégiée, qui dut sembler à l'abri des inclémences du sort, c'est celle-là.

Qu'a-t-il manqué à Lamartine? La fortune, il l'a trouvée dans son berceau ou autour de lui; la protection vivifiante et inspiratrice de la famille, il l'a rencontrée sous les traits d'une

mère d'élite qui a bercé son adolescence de caresses, qui a eu jusqu'à sa dernière heure le généreux et tendre orgueil du fils qu'elle avait enfanté; le génie, il l'a reçu en naissant comme une intuition, comme une révélation spontanée; la gloire, cette gloire soudaine et irrésistible qui éclate sur un nom comme une aube enflammée, il l'a connue.

La poésie avec toutes ses puissances de séduction, ce n'était pas encore assez pour lui, il a voulu être orateur, historien, et il l'a été, de même qu'il a été, quand il a voulu, un politique, presque un chef d'état jeté au gouvernail dans l'orage. La popularité, il l'a savourée dans ce qu'elle a de plus exquis et dans ce qu'elle a de plus violent; il a traîné à sa suite cette clientèle de femmes et de jeunes gens dont il tirait vanité, et il a tenu les multitudes suspendues à ses lèvres.

Pendant trente ans enfin, de 1820 à 1850, il a été le grand séducteur du siècle, à qui on aurait craint de marchander l'admiration, le magicien tout-puissant des imaginations et des cœurs, et il ne faisait que retracer sa propre destinée lorsqu'il parlait ainsi de Pétrarque : « Pour les uns il est poésie, pour les autres histoire, pour ceux-ci amour, pour ceux-là politique; disons-le : sa vie est le roman d'une grande âme. »

Un roman, oui sans doute ; une grande âme, soit encore, mais une âme mobile et flottante, sans sûreté jusque dans sa grandeur, jusque dans ses ambitions; âme d'un homme qui a vécu dans une sorte d'ébriété morale, qui a vu les affaires de ce monde à travers le prisme des illusions, et qui n'a jamais mieux laissé voir en lui le poète, l'homme des décevantes inspirations et des rêves, que lorsqu'il a voulu paraître sur la scène de nos révolutions. Il

s'est trop aimé dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il a senti ou pensé; il a trop joué avec la vie, avec la gloire, avec son génie, avec son siècle, avec toutes les puissances et toutes les séductions de la terre. C'est ce qui a fait peut-être son originalité entre les personnages de son temps, et c'est ce qui l'a perdu, c'est ce qui l'a conduit à cette fin lugubre que nous avons vue à travers des profusions de poésie et de popularité inutile.

II.

Un demi-siècle est passé tout plein de révolutions depuis ces belles années d'épanouissement intellectuel qui ont laissé une trace lumineuse dans l'histoire de la France, et où commençait à poindre ce génie appelé à réaliser en lui la plus étrange alliance de la poé-

sie et de la politique, fait pour régner deux fois, comme poète et comme tribun. C'est la première fortune de Lamartine, de se lever en quelque sorte comme un jeune astre au seuil d'une ère nouvelle de l'imagination et de l'esprit, d'apparaître comme la plus séduisante personnification de cette renaissance qui se préparait au sein d'une société reposée des tempêtes guerrières de l'empire.

Je me figure ce moment unique de 1820, que n'ont jamais oublié ceux qui l'ont vu, — ils en ont tous parlé avec un regret attendri, — et où l'auteur des *Méditations* faisait timidement son entrée dans les lettres. Ce n'était pas encore le temps où la grande insurrection romantique se déployait avec ses turbulences, avec ses prétentions révolutionnaires, et où l'on s'entendait bien mieux aussi à préparer un succès, à organiser les fanfares autour d'un manifeste ou d'un livre nouveau. En ce premier moment,

rien de semblable : Lamartine se présentait, un petit volume à la main ; au frontispice de ce petit volume modestement imprimé, il n'y avait pas même un nom tout d'abord, et depuis l'auteur a raconté d'un trait léger, presque malin, comment il avait été reçu par le plus libéral et le plus intelligent des éditeurs, à qui il était allé demander de publier son petit livre. Cet estimable éditeur, M. Didot, avait jugé du premier coup que ce jeune homme manquait d'étude, qu'il n'avait pas lu suffisamment les maîtres, Delille, Luce de Lancival ou Esménard, et que ses vers ne ressemblaient à rien. Ces vers effectivement ne ressemblaient à rien, ils ne pouvaient se classer dans aucun genre défini.

C'était tout simplement la révélation soudaine et imprévue d'une poésie nouvelle. Sans doute l'auteur n'inventait pas tout, il ne puisait pas dans sa seule imagination, et même,

— ce qu'on n'a jamais remarqué, — la plus émouvante, la plus pure, la plus immortelle de ses élégies, *le Lac,* n'était que l'écho rhythmé d'une des plus poétiques lettres du roman de Jean-Jacques, où Saint-Preux, fasciné par tous les souvenirs du passé, raconte une promenade avec Julie sur le lac de Genève. « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, rien ne put débarasser mon cœur de mille réflexions douloureuses. Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours... C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus, ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus... »

L'auteur des *Méditations* avait certainement lu cette page de Rousseau, il avait lu Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, il s'enivrait de Mme de Staël et de *Corinne;* mais avec des rayons pris un peu partout, ravivés et fondus par sa propre imagination, il faisait en quelque sorte une nouvelle lumière douce, pénétrante, harmonieuse, jaillissant et se répandant sans effort, et ces vers, qui ne ressemblaient à rien, qui s'échappaient d'une source invisible, suffisaient pour faire en quelques heures d'un nom obscur un nom presque glorieux.

La veille encore ce poète n'était qu'un inconnu; on savait tout au plus que c'était un jeune homme d'une bonne famille de province qui avait été un moment dans les gardes du corps du roi, et qui avait passé, avec une timidité furtive, dans quelques-uns de ces salons où la grâce faisait les renommées. Le len-

demain il était recherché et fêté ; ses vers retentissaient dans le monde élégant et lettré, où l'on se montait la tête pour lui, selon le mot de Fontanes.

Les femmes se laissaient attendrir par cette mélopée du cœur qui rajeunissait le langage de la passion. Talleyrand lui-même, qui n'y avait pourtant aucun intérêt, écrivait un matin à une grande dame qu'il venait de passer la nuit à dévorer le petit volume. Le roi Louis XVIII, qui se faisait lire des fragments des *Méditations* par le duc de Duras, se flattait d'être l'Auguste d'un nouveau Virgile. M. Pasquier, alors ministre des affaires étrangères, s'empressait de donner à l'auteur le titre longtemps sollicité de secrétaire d'ambassade, et trois jours après l'apparition de son livre Lamartine partait pour Naples, se dérobant à sa gloire naissante, heureux comme poète de cette fleur de popularité soudaine, heureux aussi d'être ramené

par le hasard d'un noviciat diplomatique dans ces contrées au « ciel tiède, » à la « mer bleue, » à la « terre embaumée, » qui n'avaient rien d'inconnu pour lui, où il allait retrouver les rêves de son adolescence voyageuse.

Lamartine avait alors vingt-neuf ans; il entrait dans la carrière sous le rayonnement de ces vers immortels, première et légendaire expression d'une merveilleuse nature faite pour vibrer à tous les souffles des émotions et des ambitions humaines.

III.

« Quelle carrière, pourrait-on dire avec Sainte-Beuve, depuis l'heure où Lamartine chantait *le Lac* et *l'Isolement* jusqu'au 24 février 1848, » jusqu'à ces premiers jours de 1869 où il tom-

bait cassé et vaincu par la vie! Et pourtant ce fut toujours le même homme.

S'il y eut jamais un être humain privilégié en venant au monde, et qui dans ses métamorphoses les plus étranges, dans tout ce qu'il a été par l'imagination ou par l'action, ait gardé les premières empreintes de la jeunesse, c'est Lamartine, le Lamartine de tous les temps aussi bien que le Lamartine de 1820. Celui-là n'a connu ni les durs apprentissages, ni les luttes obscures et ingrates, ni la précision des fortes disciplines, ni les épreuves sévères de la réflexion et de la raison; tout a été chez lui instinct, sentiment, inspiration, effusion, et mille fois il l'a dit avec cette complaisance pour lui-même que rien n'a jamais lassée : « je n'aime pas l'effort. » Pour lui, la nature avait tout fait, elle lui avait d'abord donné le génie; sa mère, son éducation, son pays, son temps, firent le reste.

Il était né à l'aube de la révolution française, en 1791, dans une de ces familles de prédilection, comme il l'a dit, « où l'on tient à la fois à la noblesse par le nom et au peuple par la modicité de la fortune, par la simplicité de la vie, par la résidence à la campagne; » famille nombreuse, aisée et honorée, qui avait gardé les sentiments royalistes avec toutes les traditions de bon goût et de bon ton du monde d'autrefois.

Le père de Lamartine était un ancien officier retiré dans la vie de province, qui était allé « sans espoir, mais sans hésitation, » défendre le roi au 10 août, et qui, emprisonné sous la terreur, n'échappa peut-être à la mort que par une distraction ou une connivence des pouvoirs révolutionnaires; sa mère, fille de Mme des Roys, sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, avait été élevée au Palais-Royal, où elle avait vu la dernière apparition

de Voltaire et les philosophes de la fin du siècle. Mille fois elle avait joué sous les beaux ombrages de Saint-Cloud avec le prince qui devait être Louis-Philippe, et certes, lorsqu'elle était jeune épouse et jeune mère, elle ne se doutait pas que cinquante-six ans plus tard le fils qu'elle allaitait bannirait de ces riants jardins les enfants et les petits-enfants du prince avec qui elle avait grandi. Dans cette maison de modeste noblesse, il y avait encore des tantes religieuses déliées de leurs vœux par la révolution, des oncles dont l'un était un abbé de cour qui avait vécu à Paris, et s'était lié d'amitié avec Lafayette.

Ce cercle domestique, Mâcon la ville natale, Milly la terre de famille avec son verger et ses champs, Ursy le château de l'abbé de Lamartine, futur héritage du poète, les montagnes de la Haute-Bourgogne, le Jura et les Alpes aux cimes bleuâtres dans le lointain, ce sont là les

premiers horizons de l'auteur des *Méditations*. C'est là qu'il s'est formé dans une atmosphère caressante et saine, loin de Paris et de ses agitations gigantesques ou factices; c'est là qu'il a grandi, enfant libre et heureux, ignorant « ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gêne d'esprit, une sévérité du visage humain. » Je ne sais pas ce qu'il put apprendre sous ces pères de la foi de Belley dont il fut un moment l'élève, à l'école de ces « aimables sectateurs d'une aimable sagesse » qu'il a chantés depuis dans les premiers vers échappés à son imagination; il apprit sans doute ce qu'on apprend assez souvent pour l'oublier.

L'éducation de son âme et de son esprit, elle s'est faite réellement dans la liberté de la vie familière, au milieu des bergers de Milly, sous les yeux de ce père au caractère droit et simple, qui garda toujours quelque chose du capitaine et du gentilhomme, auprès de ce jeune

vicaire de village qui, en se transfigurant, est devenu Jocelyn, et surtout enfin sous l'influence d'une mère qui est restée un type parmi ces mères des enfants de génie. Voilà la première et féconde source de cette inspiration et de cette existence. Lamartine, dans ce qu'il a eu de meilleur et, le dirai-je? jusque dans ses faiblesses, fut deux fois l'œuvre de cette mère, dont il a été le portrait, l'image vivante, sous une forme virile.

C'était une femme parfaitement distinguée, illuminant cette vie de famille et de campagne où elle avait enfermé ses vœux d'un rayon de grâce et d'élégance, tendre et pieuse de cœur, presque hardie d'esprit, mêlant dans la manière de conduire son fils les inspirations de la foi religieuse la plus humble et les théories de Jean-Jacques ou de Bernardin de Saint-Pierre.

Ce n'était pas un système qu'elle réalisait

prétentieusement, c'était un instinct qu'elle suivait, c'était l'amour avec ses dévouements intarissables et aussi ses dangers appliqué à la formation d'un homme, et Lamartine lui-même l'a dit : « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère... Elle me traduisait tout, nature, sentiments, sensations, pensées... Ce qu'elle voulait, c'était faire en moi un enfant heureux, un esprit sain et une âme aimante... Elle ne me demandait que d'être vrai et bon, je n'avais aucune peine à l'être. Tout m'attirait, rien ne me contraignait... Ce régime me réussissait à merveille, et j'étais alors un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes, heureux de formes, heureux de cœur, heureux de caractère... Je ressemblais à une statue de l'adolescence enlevée un moment de l'abri des autels pour être offerte en modèle aux jeunes hommes... »

Cette admirable mère avait poussé jusqu'au génie l'art d'épargner le pli d'une feuille de rose à ce premier-né dont elle était fière, à qui elle aurait voulu « faire la destinée d'un roi. » Elle se sentait gonflée d'un doux orgueil en entendant les murmures flatteurs qui la suivaient lorsqu'elle passait dans les rues de Mâcon avec ses cinq filles et son fils, « comme la Niobé des bords de la Saône avant ses malheurs. » Quand survenaient les contrariétés, elle les adoucissait de son mieux; quand les vieux parents, personnages un peu moroses dont on attendait l'héritage, grondaient et se montraient sévères, elle interposait sa tendresse comme un bouclier. Lorsqu'il fallut plus tard suffire aux dépenses des premières équipées de jeunesse, elle vendait en cachette quelques bouquets d'arbres de Milly, et, chose curieuse, mystère étrange de ce cœur maternel, même à l'heure où elle allait mourir, Mme de Lamartine ne voulut pas qu'on fît venir son fils absent;

elle tenait à lui épargner le dernier chagrin de la voir défigurée par la mort.

Elle se peint toute entière dans ce trait, et Lamartine, lui aussi, se peint tout entier en racontant cette suprême préoccupation. La mère se complaisait en son fils, le fils s'est toujours complu en lui-même !

Voilà l'erreur généreuse de cette éducation. Lamartine a eu un malheur, il a été trop heureux ; il a été trop gâté, choyé, flatté ; il n'a pas connu assez la puissance salutaire d'une règle précise, les sévérités de la vie, et c'est ce qui l'a fait ressembler si longtemps, pour ne pas dire toujours, à un grand enfant de chœur brûlant des parfums pour sa propre gloire, à un Eliacin ayant l'air de jouer avec toutes les choses de ce monde, au risque de traîner quelquefois sa robe blanche dans d'étranges hasards.

L'éducation de son esprit a été comme celle de son âme. Elle s'est faite en quelque sorte spontanément, par l'intuition plus que par l'étude. Je sais bien que, par une illusion ou une fatuité rétrospective, Lamartine s'est toujours figuré qu'il avait nourri sa jeunesse de la moelle des lions, et qu'il avait trahi son caractère ou sa prédestination politique par un goût précoce pour Tacite. Il a toujours cru que dans sa plus fraîche adolescence il portait en voyage un Tacite sur les marges duquel il écrivait ses impressions. En réalité, il goûtait bien d'autres choses, même légères; il lisait surtout ceux qui lui parlaient « une langue d'harmonie, d'images, de passion, » Virgile, le Tasse, Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël, et ses lectures mêmes sont comme une poésie en action.

Tantôt c'était son père qui l'emmenait en chasse avec un vieux gentilhomme du pays,

M. de Vaudran, avec le vicaire du village, l'abbé Dumont, et au revers d'un coteau on s'asseyait, on lisait un livre qu'on se mettait à commenter en face de la nature; tantôt c'était sa mère qui lisait l'*Odyssée* en famille, au milieu de tout ce qui rappelait la vie rurale, et ces scènes de son enfance, Lamartine les a décrites d'un trait presque homérique. Quelquefois, aux heures chaudes de l'été, il s'en allait seul se coucher sur l'herbe pour savourer en liberté la voluptueuse harmonie de la *Jérusalem délivrée*, ou bien, par les journées d'automne, errant sur les collines, il s'enthousiasmait d'Ossian, de *Werther*.

Son esprit comme son âme étaient tout feu, tout inspiration, et c'est ainsi que dans l'ombre de l'empire, qui remplissait alors le monde du fracas des armes, croissait ce jeune homme bien né, merveilleusement doué, prodigue de sensibilité et d'imagination, aimé, gâté, voyant

la vie à travers ses songes, agité de vagues pressentiments de grandeur, et qui aurait pu trouver en lui-même ce mot du Tasse, avec qui il a eu plus d'une ressemblance : « De tous mes désirs, le plus grand est... d'être flatté par mes amis, bien servi par mes serviteurs, caressé par mon entourage, honoré par mes protecteurs, célébré par les poètes et montré du doigt par le peuple... »

C'est bien là en vérité le programme de toute une vie.

IV.

Lamartine avait vingt ans, il était dans cette fleur de grâce adolescente, de distinction naturelle et de séve d'imagination, lorsque sa famille l'envoya en Italie pour l'occuper, pour l'enle-

ver au danger d'une passion naissante, dont l'objet était cette jeune Lucy, une de ses premières adorations sérieuses, une voisine de campagne, qu'il a embaumée dans une page des *Confidences*. On le confia à une parente qui allait en Toscane, avec qui il traversait la Savoie, les Alpes, Turin, la Lombardie, Bologne, l'Apennin, d'où l'œil découvre la riante plaine de Pistoia, et c'est par un soir d'été de 1811 que pour la première fois il entrait à Florence.

C'était un jeune voyageur inconnu jeté dans un monde nouveau où tout l'éblouissait. Il y avait à cette époque à Florence une grandeur déchue, beauté d'arrière-saison, royauté découronnée, la comtesse d'Albany, qui tenait une cour où Alfieri en mourant avait laissé comme un reflet de passion et de poésie, où les étrangers étaient bien accueillis. Lamartine avait une lettre pour cette reine sans royaume, et sa présentation n'est pas l'épisode le moins curieux

de ce premier séjour à Florence. On peut le voir tel qu'il s'est peint depuis dans cette visite à l'amie d'Alfieri. « J'avais dix-neuf ans, dit-il en se rajeunissant un peu, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague. » Son costume était parfait; il portait un habit d'été gris-bleu, un pantalon de nankin et un gilet de même étoffe brodé de soie.

C'est Lamartine à vingt ans; il était bien ainsi, et même à ses plus grandes heures il a semblé toujours garder quelque chose de cet habit gris-bleu, de ce pantalon de nankin, de cette taille élancée, de toute cette élégance native. Ce voyage d'Italie a été une des grandes influences de la vie de Lamartine. Je ne parle pas seulement de l'aventure de cœur qui faillit l'enchaîner à Naples, dont il a fait un récit qui par la grâce

et la pureté égale *Paul et Virginie*. *Graziella* est une émotion de jeunesse ravivée plus tard, idéalisée et transformée en poème.

Ce premier voyage d'Italie est en réalité pour Lamartine comme une fécondation nouvelle, une sorte d'émancipation et d'extension d'intelligence en face de la splendeur des arts, de la poésie des souvenirs et des paysages. Jusque-là, il n'avait vu que les coteaux du pays natal, les spectacles familiers d'une vie uniforme au fond d'une province française ; il ne savait pas encore ce que c'est que voir les cités et les hommes, selon l'expression homérique. Maintenant de nouveaux et merveilleux horizons se déroulaient devant lui tout pleins d'éblouissements ; à ses yeux se déployaient Florence, Rome, Naples, l'éclat du ciel, la grandeur des ruines, la douceur d'une terre enchantée, tout ce qui parle aux sens et à l'esprit.

Qu'on se figure ce jeune homme à l'âme gonflée de séve et d'aspirations indéfinies, jeté tout d'un coup des jardins de Milly au bord des lacs de Suisse et de Savoie, passant « des journées entières à errer sur les grèves sonores des mers d'Italie, » allant le matin contempler Rome du haut du Monte-Pincio ou visitant par les doux soleils d'automne Frascati, Albano, le temple de la sibylle, « tout retentissant et tout ruisselant de la fumée des cascades de Tivoli, » promenant ses songes d'adolescent à travers les brises embaumées d'Ischia et de Sorrente : c'était pour lui la révélation d'une nature toute nouvelle. Entre cette nature aux couleurs resplendissantes, quoique d'une harmonie un peu molle, pleine d'intimes fascinations, si bien faite pour inspirer, et cette imagination toute fraîche, encore à demi efféminée, si heureusement douée pour s'ouvrir à toutes les impressions, il y avait un lien, une parenté mystérieuse.

Il y a de ces prédestinations conduisant le génie comme par la main en face des beautés extérieures qui doivent le féconder. Dix fois depuis Lamartine a franchi les Alpes en suivant presque les mêmes chemins, il a passé son temps le plus heureux à Naples, à Florence, sur les bords de la mer de Pise ou à Rome ; il y a trouvé toujours une seconde patrie, la patrie de ses premières sensations et de ses premiers rêves.

Quand il revint d'Italie après une année , il avait doublement vécu , puisqu'il avait aimé comme on aime à vingt ans, et qu'il avait rempli ses yeux d'ineffaçables images. Il rentrait en France, rappelé par la tendresse alarmée de sa mère, arraché par un des plus chers compagnons de sa jeunesse, Aymon de Virieu, aux enivrantes séductions de Naples ; il rentrait, non plus comme il était parti, mais le cœur plein d'agitations inconnues et l'esprit

agrandi, roulant dans son imagination, comme il le dit, « des mondes de poésie, » sentant s'élever du fond de son âme une sorte de chant intérieur qu'il n'osait ou ne savait exprimer encore. Il croyait naïvement s'essayer à la vraie poésie en ébauchant toute sorte de tragédies, de poèmes épiques et d'élégies sur le mode du chevalier de Bertin ou de Parny. Il ne se doutait pas que déjà il portait en lui-même, dans ces palpitations, ces frémissements et ces rêves qui l'agitaient, le germe d'une poésie bien autrement originale, bien autrement vivante.

Que fallait-il pour faire éclore ce germe? Un brûlant rayon de plus, une de ces passions qui hâtent la maturité du talent ou du génie, qui font éclater dans un déchirement l'accent pathétique de la vérité humaine. L'auteur des *Méditations* n'en était pas encore là, il en était tout au plus à ces mélancolies in-

définissables qui sont comme un pressentiment dans les âmes inassouvies.

Le mal de Lamartine comme des hommes de son âge qui ne se laissaient pas emporter dans les tourbillons dévorants de l'empire, c'était le mal d'une jeunesse inoccupée et inquiète.

Il avait certainement tout ce qu'il faut pour être heureux; il ne sentait pas moins ce trouble d'un jeune homme facilement dégoûté des conditions vulgaires de la vie, « fermentant d'imagination, » de désirs et de passions à peine écloses, dévorant le monde par la pensée et réduit à ne pas même savoir où il va, ce qu'il pourra faire. Ses oncles ne rêvaient pour lui rien de plus que l'existence obscure et modeste d'un gentilhomme de province; son père, resté soldat par le cœur, eût été flatté de le voir reprendre l'épée qu'il avait suspendue aux murs

de Milly en quittant le service; sa mère, doucement orgueilleuse des dons qu'elle voyait en son fils, avait de l'ambition pour lui, elle croyait à l'avenir, à la destinée de ce fils, et elle gémissait de le voir se consumer dans l'inaction. Lui, comme ce Raphaël dans lequel il s'est miré, « il avait des ailes à ouvrir et point d'air autour de lui pour les porter. »

V.

Il s'épuisait dans cette fièvre d'activité sans but, lorsque la restauration, se levant sur les ruines de l'empire, changeait la face de la France, et ouvrait une carrière nouvelle à toute une génération de fils de familles royalistes empressés d'aller se grouper comme une chevalerie improvisée autour de la monarchie renaissante.

Lamartine était de cette génération; son père le fit aussitôt admettre dans une des compagnies des gardes du corps, et certes dans cette élite de la noblesse française qui remplissait la maison militaire du roi il devait porter la distinction, l'élégance, la grâce sous l'uniforme, avec toutes ces impatiences d'action qui l'agitaient. Cette vie militaire d'ailleurs, interrompue par le coup de foudre du 20 mars, un instant reprise au lendemain des cent jours, cette vie des camps ou des services de cour était pour lui moins une vocation qu'un goût de circonstance, un beau feu de dévoûment royaliste, un accident chevaleresque.

C'était une sorte d'entrée dans le monde, bruyante, animée, une occasion de renouer de vieilles relations de famille ou de former des relations nouvelles dans ce Paris recomposé des premiers moments de la restauration. Ce qu'il faisait, il l'a dit lui-même : les dissipations, le

jeu, les courses folles dans les bois de Saint-Cloud ou de Saint-Germain avec ses amis, les improvisations légères, les liaisons, les plaisirs, l'entraînaient dans leur tourbillon sans le satisfaire. Il portait en lui une de ces imaginations qui sont toujours sans repos tant qu'elles n'ont pas trouvé leur voie. Durant ces années où il retombait dans l'inaction en quittant le service militaire, et où plus que jamais il restait avec ses rêves, il partageait son temps entre Paris et sa famille, ou la Savoie, la Suisse, les Alpes, vers lesquelles il revenait sans cesse, passant des agitations mondaines à la solitude.

En Savoie, un de ses amis d'enfance, M. Louis de Vignet, l'introduisait dans la famille de Maistre, qui habitait son petit domaine de Bissy, et qui offrait une si étonnante variété de puissance et de grâce. A Paris, Lamartine entrait peu à peu dans la société royaliste; il liait

connaissance avec Matthieu de Montmorency, avec le duc de Rohan, qui est mort depuis cardinal, et qui était à cette époque un des plus brillants officiers des mousquetaires rouges. Un autre de ses compagnons de jeunesse, avec qui il vivait en commun dans un petit appartement de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, Aymon de Virieu, lui ouvrait la porte des salons en renom; il le conduisait chez la fille de Mme Staël, la duchesse de Broglie, alors dans l'éclat de la jeunesse et de la grâce, chez Mme de Raigecourt, l'amie de la sœur de Louis XVI, de la touchante princesse Elisabeth, chez Mme de Sainte-Aulaire, chez Mme de la Trémouille, dans tous ces foyers du monde élégant, littéraire et politique, où le poète encore inconnu se rencontrait avec des hommes dont il devait être un jour l'émule ou le rival dans les assemblées. « Je regardais, a-t-il dit, j'étais quelquefois regardé, je parlais peu, je ne me liais pas. »

VI.

C'est alors, c'est au courant de cette vie partagée entre les rêves d'imagination et le monde qu'éclatait pour Lamartine une de ces révolutions qui concentrent un instant toute une existence dans un sentiment unique, cette passion de cœur qu'il a immortalisée sous le nom d'Elvire dans ses vers, plus tard sous le nom de Julie dans *Raphaël*, et dont il n'a jamais dit entièrement le secret.

Elvire n'est qu'un nom, *Raphaël*, n'est qu'un roman, plus idéal encore que *Graziella*, où la réalité disparaît sous la fiction, où le sentiment se noie dans la profusion des couleurs, et Lamartine lui-même d'ailleurs en est convenu ; il s'est accusé de n'avoir pas été sincère, d'avoir

fait un livre qui ne disait que la moitié de la vérité, d'avoir prétendu allier l'ivresse du cœur et je ne sais quelle métaphysique romanesque qui glace l'émotion.

Effacez toutes ces combinaisons où la médecine apparaît comme une providence, ces contradictions d'une femme qui aurait été à la fois matérialiste et religieuse, athée et chrétienne jusqu'au mysticisme, ces tentatives de suicide, ces promenades délirantes et extatiques sous l'*arbre de l'adoration*, dans les bois de Saint-Cloud, une seule chose reste vraie : c'est que pendant treize mois, de 1817 à 1818, tantôt en Savoie aux bords du lac du Bourget, tantôt à Paris, Lamartine fut tout entier à une de ces passions que les absences et les obstacles enflamment au lieu de l'attiédir, qui font éprouver à une âme humaine toutes les poignantes voluptés de la vie. La corailleuse de Naples, Graziella, n'est guère

qu'un éblouissement d'adolescence sous un ciel plein de fascinations; Elvire ou Julie, c'est l'astre brûlant et mystérieux se levant sur le cœur d'un jeune homme de vingt-six ans et réveillant en lui toutes les puissances intérieures.

Celle qui est restée toujours voilée sous le nom de Julie ou d'Elvire n'était point ce qu'on dit; c'était certainement une femme ayant sa place dans le monde, puisqu'elle avait un salon où se réunissaient des savants, des diplomates, des philosophes, puisqu'elle était liée avec M. de Bonald, à qui Lamartine adressait des vers pour obtenir un sourire de son amie. Une chose vraie encore, c'est ce paysage du lac, si poétique, si émouvant, si précis dans sa première forme, et que *Raphaël* n'a fait qu'élargir et noyer dans la confusion éclatante de ses descriptions. Une circonstance plus douloureusement vraie que tout le reste enfin, c'est que

cette passion profonde, ardente et délicate était bientôt brisée tout à coup par la mort de la personne, qui emportait elle-même dans son dernier souffle l'enivrement de l'amour qu'elle inspirait.

Le rêve avait duré treize mois, enflammé, haletant; Lamartine se réveilla le cœur déchiré, « comme une âme aveugle qui a perdu la lumière du ciel et qui ne se soucie plus de celle de la terre. » Il partit avec sa blessure, qu'il croyait sincèrement inguérissable; il alla en Suisse, il alla s'enfermer à Ursy avec son oncle l'abbé de Lamartine, qui était indulgent pour les peines de jeunesse et qui ne croyait pas à l'éternité des douleurs de ce genre; il revint auprès de sa mère, qui, sans vouloir sonder la plaie jusqu'au fond, s'ingéniait à l'adoucir d'une main légère et tendre. L'élasticité d'une riche nature le sauva, et de cette douleur dont il croyait mourir, qui devait tout

au moins être éternelle, il ne restait plus bientôt qu'un attendrissement religieux, la mélancolie des convalescences du cœur.

C'est le grand et sérieux événement de la vie de Lamartine à cette époque, c'est ce qui achevait en lui le poète. Jusque-là, il avait cherché, il n'avait pas trouvé; il se jouait dans les vers comme dans un artifice séduisant de l'esprit; désormais il avait senti, il avait aimé; c'est en lui-même qu'il portait la source d'une nouvelle et pathétique inspiration. « Ma voix était changée, a-t-il écrit un jour; toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient ou priaient au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne je m'exprimais moi-même... Je ne pensais à personne en écrivant çà et là des vers, si ce n'est à une ombre et à Dieu. Ces vers étaient un gémissement ou un cri de l'âme; je n'étais pas devenu plus poète, j'étais devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai... »

Ce que je veux montrer, c'est cette formation du plus facile et du plus expansif des génies contemporains, c'est ce travail courant et mystérieux où tout se réunit, éducation, influences bienfaisantes, voyages, accidents de cœur, pour colorer, émouvoir et féconder une imagination naturellement puissante, et c'est ainsi que Lamartine arrivait à cette heure de 1820 où les *Méditations* éclataient comme l'expression souveraine et imprévue d'une inspiration nouvelle, où se dégageait subitement une destinée dont nul regard n'aurait pu mesurer l'essor.

VII.

Heure légendaire de cette fortune naissante! A ce moment, Lamartine touchait à la trentième année, il avait tous les dons extérieurs

de la séduction et de la grâce. Les derniers orages de la jeunesse laissaient sur son front haut et pur je ne sais quel voile de mélancolie attachante. Par son éducation, par ses idées premières, comme par ses goûts et par ses instincts, il était tout entier de ce monde de la restauration où il avait achevé de grandir ; par son génie, il dépassait le cercle des salons et des réunions élégantes, il se révélait comme le poète de tous les sentiments intimes du cœur, il exprimait sous une forme harmonieuse les aspirations idéales, les rêveries, les inquiétudes des générations nouvelles venues à la vie avec la secrète et invincible tristesse des grandes commotions publiques. C'était un Byron adouci, sans révoltes et sans amertume, un Réné plus jeune et moins orageux que le premier.

Les *Méditations* renouvelaient le succès du *Génie du Christianisme* au commencement du siècle. D'un seul coup, Lamartine entrait dans

la gloire littéraire par ce petit livre, qui mettait une auréole sur son nom, et dans la politique par ce titre de secrétaire d'ambassade avec lequel il partait pour Naples, où M. de Narbonne représentait alors la France.

Tout lui souriait à la fois. Poète, il trouvait « des soupirs pour écho et des larmes pour applaudissement. » Secrètement ambitieux d'action sous une apparence nonchalante, il allait dans les plus belles contrées du monde servir un gouvernement qu'il aimait. Au même instant il s'unissait à une jeune Anglaise, séduisante et riche, par un mariage dont l'un des témoins était le comte Joseph de Maistre en personne, et qui s'accomplissait en Savoie, dans ces lieux mêmes où l'image flottante d'Elvire lui apparaissait moins comme un remords que comme un attendrissant souvenir. Son existence se fixait sous un rayon doré. Ces années de la restauration si brillantes encore et destinées à finir

dans un orage populaire, Lamartine les passa en Italie, tantôt à Naples, tantôt à Florence, où il resta chargé d'affaires après la mort du spirituel et aimable marquis de La Maisonfort. Il vivait loin de la France, de cette vie large et facile qui était dans ses goûts, et où Paris lui renvoyait comme une image de sa jeune renommée grandissante.

Je crois le voir dans cette existence mêlée de grâce, de nonchalance aristocratique et de poésie, dans une de ces scènes où il se plaît à fixer les heures radieuses de sa destinée, à mettre en quelque sorte son passé en action. Il faut bien se souvenir que rien de ce qui arrive à Lamartine ne peut ressembler à ce qui arrive aux autres hommes, que tout se colore et se poétise au feu de son imagination.

Un jour de 1825, voyageant par un ciel de printemps sur la route de Rome à Florence, il

s'arrête le soir dans la petite ville de Terni répandue au milieu des eaux et des arbres. A son réveil, le lendemain matin, on lui dit dans l'auberge que deux dames françaises, une mère et sa fille, sont arrivées pendant la nuit, qu'elles viennent de partir pour aller visiter les cascades de Terni, que les deux voyageuses, dont la plus jeune et la plus belle est la plus célèbre *improvisatrice* de la France, ont des lettres pour lui et que ne l'ayant pas trouvé à Florence, elles espèrent le rencontrer à Rome.

Lamartine aussitôt prend une voiture légère du pays et se dirige vers le sommet d'où les eaux du Vellino se précipitent avec fracas pour aller se perdre dans la vallée de Narni où elles se rassemblent sous les arches brisées du *pont d'Auguste*. Il gravit les flancs de la montagne par une matinée pleine de fraîcheur et de rosée, tantôt passant sous des voûtes d'arbres, tantôt contemplant aux sinuosités des rampes les va-

gues du fleuve roulant « à travers les brumes roses et les scintillations du soleil levant. » A mesure qu'il monte, il s'enivre de cette poésie vivante de l'air, de la lumière et des eaux, dont se sont enivrés avant lui Horace, Claude Lorrain et Byron. Au sommet du plateau le spectacle est plus grandiose et plus charmant encore ; en haut, le soleil avec tous ses éblouissements de prisme, en bas, le bruit éternel du fleuve roulant à travers les rocs.

A l'extrémité du plateau il y avait une pelouse formant une sorte de promontoire et dominant la cascade, c'est là que Lamartine trouvait les deux voyageuses, dont l'une à la taille souple et élevée, aux cheveux blonds et soyeux, était dans toute la grâce de la jeunesse et de la beauté, semblable à une sybille inspirée. Cette jeune fille, qui fut depuis Mme Emile de Girardin, s'appelait alors Delphine Gay. Elle portait à l'auteur des *Méditations,* avec des nouvelles

de Paris, le témoignage le plus imprévu de la curiosité dont il était l'objet. Pour Lamartine c'était comme un écho de la renommée retentissant jusque dans cette solitude enchantée, c'était comme une image de sa gloire venant de France vers lui sous les traits d'une jeune voyageuse de dix-huit ans toute rayonnante d'intelligence et de beauté, lui apparaissant dans le cadre merveilleux d'un éblouissant paysage italien.

On revint ensemble à Terni, le poète séduit par cette apparition charmante, la jeune fille se plaisant sans doute à parler au poète de ce Paris d'où elle venait, où le nom de l'auteur des *Méditations,* si brillant qu'il fût, gardait encore ce je ne sais quoi de mystérieux que donne l'éloignement, qui ajoute à la fascination de la poésie sur les imaginations et sur les cœurs, et sur les cœurs de femmes plus que sur tous les autres.

VIII.

C'étaient des années heureuses et fécondes, années de fermentation et de renaissance universelle, où toutes les forces de l'esprit éclataient en France d'un même élan, où, au bruit de l'éloquence politique retentissant dans les tribunes, l'histoire, la philosophie, la critique, la poésie, se réveillaient et se renouvelaient à la fois. Victor Hugo montrait déjà ce que peut la volonté alliée à une forte imagination ; Alfred de Vigny, ce Vauvenargues de l'art moderne, laissait entrevoir ses figures d'*Eloa,* de *Dolorida,* de *Moïse,* et faisait passer comme un frisson dans ses vers l'accent triste du *cor au fond des bois ;* Sainte-Beuve, poète et critique, s'essayait dans *Joseph Delorme* à l'analyse des réalités de la vie avant d'arriver à la mélopée intime des *Consolations.*

Alfred de Musset allait paraître, commençant par ces pétulances de verve qui devaient finir dans les douloureux déchirements de la passion.

Sous toutes les formes, une poésie nouvelle naissait à travers la mêlée des écoles et des talents. Lamartine, lui, de loin, dans ce qu'il appelait « son doux exil des bords de l'Arno, » était comme la gloire neutre et pure de ce mouvement, s'élevant au-dessus des bruyantes luttes de partis, auxquelles il restait étranger, et ici il est bien facile de voir déjà le trait caractéristique de cette nature, qui a toujours été beaucoup moins faite pour combattre que pour régner.

Ce n'était pas un poète de plus dans la sonore et tumultueuse armée romantique, c'était le poète par excellence, l'inspiration souveraine et intarissable, solitaire et indépendante. Certainement Lamartine n'appartenait à aucune école,

à l'école libérale moins qu'à toute autre ; il était lui-même royaliste de cœur, novateur littéraire sans préméditation et sans calcul, par la grâce d'un génie privilégié. Pendant que se livraient à Paris les batailles romantiques, il était, lui, dans la période de libre et heureuse expansion, allant de ses premiers vers aux secondes *Méditations,* au *Dernier chant du pèlerinage d'Harold,* aux *Harmonies poétiques et religieuses.*

Ces *Harmonies,* qui paraissaient à la veille même de la révolution de 1830, au moment où Lamartine allait être nommé ministre à Athènes par M. de Polignac, et où l'Académie française, par la voix de Cuvier, le recevait comme un hôte bienvenu dont on avait entendu de loin « les chants doux et mélodieux, » ces *Harmonies* n'avaient pas peut-être le frémissement intime, la pureté, la grâce sobre des premières *Méditations ;* elles avaient plus d'abondance

et d'éclat, elles éblouissaient par l'opulence des couleurs, et, suivant une expression de Sainte-Beuve, par ces courbures de cygne décrivant ses cercles sacrés au plus haut des airs, elles révélaient aussi une âme déjà émue des problèmes du siècle.

Joignez-y *Jocelyn*, qui ne vint que quelques années plus tard, et qui n'est encore que ce courant d'inspiration élargi : en définitive, la poésie de Lamartine est là tout entière, chant des mélancolies, des souvenirs du passé et des aspirations du cœur, poème de l'infini dans les cieux et des splendeurs de la terre, méditation en strophes toujours nouvelles sur tout ce qui fait palpiter l'âme humaine.

IX.

Elle a bercé une génération et elle garde une éternelle jeunesse, cette poésie qui, en réalité, n'est que l'expression imagée d'une merveilleuse nature morale, où se retrouve tout ce qui a été en quelque sorte l'essence de ce génie, influences maternelles, culte de la terre natale, religion de l'enfance, amour, instinct idéal, illusions, sentiment des grandeurs alpestres et des paysages d'Italie.

Assurément dans cette poésie nouvelle qui naissait après les *Méditations,* il y a eu plus d'une note émouvante, plus d'un accent qui retentit encore. Chaque talent a eu son originalité et ses dons particuliers. Victor Hugo ressemble à un puissant ouvrier forgeant ses

strophes, pliant et tordant la langue, faisant jaillir les images comme des éblouissements d'étincelles autour de lui; il arrive au génie par la volonté et souvent à l'effet par l'étonnement qu'il inspire, par l'effort, qui n'est même pas toujours invisible dans ses pages les plus gracieuses. Alfred de Musset, le plus français peut-être des poètes modernes, a l'inspiration vive et prompte, l'impétuosité dans la grâce, le cri perçant dans la passion. C'est une poésie toute nerveuse qui saisit, remue et ne se prolonge pas. Alfred de Musset est peut-être le seul qui ne dise plus rien quand il n'a plus rien à dire. Alfred de Vigny a toujours l'air de sortir d'un sanctuaire ou de cette tour d'ivoire qu'on lui donnait un jour pour demeure.

L'inspiration de Lamartine est comme sa nature, elle a la fraîcheur de l'extase, la facilité, l'abondance, la spontanéité continue. On di-

rait que l'auteur du *Lac* n'a qu'à ouvrir son âme et son imagination pour que la poésie coule de source et s'épanche en inépuisables torrents d'harmonie. Qu'il soit à Milly, la maison de son enfance, ou à Saint-Point, l'asile de sa maturité, qu'il soit dans un bois de pins, sur un promontoire du golfe de Gênes, à Vallombreuse, sur ces sommets de l'Apennin où viennent se confondre les souffles des deux mers, de la Méditerranée et de l'Adriatique, le chant naît sur ses lèvres et s'élance sans effort. Hymnes de la nuit et du matin, prière de l'enfant à son réveil, ivresse de la beauté et de l'amour, cantiques de bonheur ou désespoirs s'exhalant dans *le Crucifix,* dans les *Novissima verba,* tout se mêle et se succède en s'idéalisant.

Ce n'est point par l'originalité ou par l'étonnante grandeur des sentiments et des pensées que brille Lamartine; il exprime le plus

souvent les croyances et les idées de tout le monde, ce qu'il y a de plus simple dans l'âme humaine, le christianisme du foyer, le culte de la maison de famille, la pensée des morts, l'élan vers l'infini ou l'amour terrestre. Il transforme en poésie ce que les enfants et les femmes sentent comme les hommes, et c'est pour cela qu'il a parlé à tous les cœurs, c'est ce qui lui a fait cette enivrante popularité des premières années de son avénement.

N'y a-t-il point parfois quelque monotonie dans cette intarissable effusion, dans cette symphonie qui recommence sans cesse? Le poète ne se complaît-il pas aussi un peu trop dans la contemplation de lui-même? N'importe, le chant se prolonge en ondes infinies, et malgré soi on se laisse aller à ce caressant murmure, à ce courant de sensibilité et d'harmonie. C'est le dernier mot du lyrisme intime et pathétique s'inspirant de Dieu, de l'âme et de la nature.

Qui croirait cependant, si on ne le savait, qu'au moment où Lamartine arrivait ainsi au sommet de l'inspiration lyrique et de la popularité, il se considérait lui-même, du haut de sa grandeur de diplomate, comme un *amateur,* un *curieux* en littérature, qu'il ne voyait dans la poésie, par laquelle il était tout, « qu'un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune de sa vie, « qu'il se croyait destiné à d'autres travaux, « qu'il aspirait à tout autre chose? » C'était là surtout ce qui l'occupait à la veille de la révolution de 1830.

Cet enfant gâté de toutes les admirations se lassait d'être toujours appelé un grand poète, et ici commence un autre homme, ou, pour parler plus vrai, c'est bien toujours le même homme sous une autre forme; c'est le même homme avec ses illuminations, ses mobilités, ses faiblesses, ses instincts transportés sur un autre théâtre où ce qui fait le poète n'est pas précisément ce qui fait le politique.

X.

Qu'eût fait Lamartine, à quel avenir était-il destiné dans cette « haute politique, » qu'il a complaisamment appelée sa « véritable et constante passion, » si la monarchie traditionnelle eût continué à vivre? Par quelle évolution d'idées, de sentiments et de conduite est-il passé de la position et des opinions qu'il avait en 1830 au rôle de chef improvisé et éphémère de la république de 1848? L'a-t-il jamais bien su lui-même? A-t-il jamais vu clair dans ce mystère de sa propre destinée morale?

Au moment où la restauration, ce gouvernement de sa jeunesse, s'écroulait sur la tête d'un vieux roi, naïf provocateur de catastrophes, Lamartine avait quarante ans. Il aimait

ces Bourbons, qu'il se représentait toujours le testament de Louis XVI dans une main et la charte dans l'autre main ; il n'avait pas même une invincible répugnance pour M. de Polignac, qu'il défendait volontiers de toute pensée de coup d'état. Sans doute, par une intuition des grands mouvements publics, il avait le pressentiment des dangers que courait la restauration, et il ne restait pas indifférent à la puissance croissante du parti libéral ; il a raconté un dîner qu'il avait fait vers cette époque avec M. Thiers au Palais-Royal, et où il avait vu dans le regard du jeune historien de la révolution française, du brillant polémiste du *National,* la flamme qui allait incendier la monarchie. Au fond, il ne croyait pas à un désastre si prochain.

Si la royauté des Bourbons avait vécu, Lamartine l'eût servie sans doute dans quelque grand poste diplomatique : il serait bientôt re-

venu, en passant par Athènes, à Vienne ou à Rome. Peut-être aussi serait-il entré dans les chambres, et vraisemblablement, par attrait d'intelligence, au contact des hommes et des partis, il se serait laissé aller à un certain libéralisme qui aurait toujours eu néanmoins pour limite le respect affectueux de la royauté. Il aurait pu être un Lainé plus jeune, plus littéraire, plus libéral, représentant les générations nouvelles dans un gouvernement de tradition monarchique.

La révolution de 1830 l'atteignait subitement dans son royalisme, dans sa fidélité aux Bourbons. Il n'avait pas conspiré d'opinion pour cette révolution, il ne triomphait pas avec elle, et il tint à marquer dès le premier instant sa situation en refusant de rester dans la carrière diplomatique qu'on lui promettait d'élargir et d'agrandir devant lui. Il obéissait, a-t-il dit, à « cette délicatesse de sen-

timent, peut-être plus chevaleresque que civique, qui semblait commander à un royaliste de naissance de tomber avec son roi qui tombe et de ne pas passer avec la fortune du camp du vaincu au camp du vainqueur. »

Par le fait, cette révolution de 1830, qui arrivait si promptement à se contenir en se fixant dans une politique de transaction entre les opinions extrêmes, cette révolution avait pour Lamartine comme pour quelques autres cet étrange et double résultat de briser en quelque façon le cadre naturel de leur vie première, de les jeter par une sorte de réaction intime dans une carrière indéfinie pleine de tentations et d'illusions. C'était une crise morale en même temps que politique, épreuve inattendue et peut-être dangereuse pour l'intelligence, pour le caractère, pour l'esprit de conduite des hommes engagés dans un ordre d'événements nouveaux.

La révolution de 1830 était pour Lamartine plus que pour tout autre un de ces coups qui ébranlent l'imagination, qui changent une destinée. Elle le jetait des fonctions régulières de la diplomatie dans l'indépendance, elle le surprenait à cette heure de sa vie où une ambition singulière fermentait en lui. Le poète aspirait à passer homme d'état, orateur, tribun de parlement. La politique, c'est l'éternelle tentation de ces magiciens de génie, de ces glorieux enivrés de popularité qui ont pris le goût de toutes les dominations retentissantes, qui se figurent qu'en charmant les hommes ils ont conquis le droit de les gouverner.

Lamartine aurait voulu être député, il aurait voulu « monter sur la brèche pour y défendre la société européenne, assaillie par les partis de la guerre universelle et par les partis de la turbulence anarchique au-dedans. » Il se présentait à la fois dans deux colléges

électoraux, dans le Var et dans le département du Nord; il ne réussit pas, il ne fut élu que deux ans plus tard, et ces deux années de retraite, de méditation, il les passait en Orient.

Il faisait ce voyage un peu fastueux où il trouvait un grand deuil de cœur par la mort de son unique enfant, mais qui lui était apparu comme une sorte d'expédition d'Egypte d'où il se flattait de revenir, à la façon du général Bonaparte, avec un prestige agrandi par l'absence. Ce n'est qu'au retour de ce voyage que Lamartine, élu à Dunkerque, entrait décidément au parlement français, et, lorqu'on lui demandait où il irait s'asseoir dans cette chambre, il répondait : « Au plafond, car je ne vois de place politique pour moi dans aucun de ces partis. »

Le fait est qu'il ne laissait pas d'être embarrassé au premier moment. Il ne voulait pas

s'affilier aux défenseurs de la monarchie nouvelle; il se faisait un point d'honneur, comme il l'a dit depuis, de « garder à cette monarchie les rancunes décentes d'un royaliste tombé, avec les regrets de 1830. » Légitimiste lui-même, il voulait encore moins suivre le parti légitimiste, « fourvoyé dans toutes les impasses et dans toutes les coalitions contre nature par des chefs éloquents, mais sans vues. » Par ses instincts conservateurs et humanitaires, il était encore plus éloigné des partis démocratiques et belliqueux, de ceux qu'il appelait les grognards de 1792 et de l'île d'Elbe, déjà conjurés contre la royauté qu'ils avaient faite. Il était séparé de tous les partis, il ne se rattachait à aucun.

Que lui restait-il à faire? Il allait s'asseoir au sommet de la droite, sur un banc isolé, regardant d'en haut les luttes parlementaires, essayant quelquefois de s'y mêler, supportant

toujours avec une secrète impatience cette glorieuse défaveur qui depuis Platon s'attache au nom de poète en politique, et, lorsqu'un de ses amis l'interrogeait, il lui répondait : « Tu ne peux pas me comprendre en entier, personne ne peut me comprendre en entier, parce que je ne peux m'expliquer qu'au jour le jour pour ne pas effrayer le milieu sur lequel je veux agir. »

XI.

Le désintéressement apparent de Lamartine cachait une étrange ambition et, si j'osais ajouter le mot, une infatuation naïve. Je ne dis certes pas qu'il n'eût le droit de secouer la proscription de Platon et d'entrer dans la politique; mais, pour s'expliquer ce qu'il a fait, ce qu'il a été, il faut bien savoir ce qu'il en-

tendait par la politique, avec quelles dispositions il entrait dans les luttes parlementaires, quel rôle il se dessinait à lui-même dans les hardiesses d'une imagination qui, sans en avoir l'air, allait à toutes les extrémités. Lamartine n'était pas homme à borner ses rêves, à se contenter d'un rôle simple, actif et brillant, qui eût pu suffire encore à une ambition légitime. Il caressait dans sa pensée je ne sais quel inconnu, je ne sais quelle destinée exceptionnelle.

Dans un de ces *entretiens* qu'il multipliait au soir de sa vie et qui sont souvent des fragments de mémoires bien plus qu'un *cours familier de littérature,* Lamartine raconte qu'un matin de 1831, avant son voyage d'Orient, se trouvant à Londres, il était allé voir le prince Talleyrand occupé à négocier la paix de la révolution de juillet avec l'Europe. Talleyrand ne recevait pas seulement avec bienveillance l'auteur des *Méditations,* il le « re-

cherchait », car tout le monde, bien entendu, a recherché Lamartine. Le prince mettait toute sa coquetterie à séduire le poète, il s'efforçait de rattacher cette brillante recrue à la nouvelle royauté, et, voyant qu'il ne réussissait pas, il aurait dit : « Vous ne voulez pas vous rallier à nous, je n'insiste pas, je crois vous comprendre : vous voulez vous réserver pour quelque chose de plus entier et de plus grand que la substitution d'un oncle à un neveu sur un trône sans base; vous y parviendrez. La nature vous a fait poète, la poésie vous fera orateur, le tact et la réflexion vous feront politique... Je me connais en hommes, j'ai quatre-vingts ans, je vois plus loin que ma vue; vous aurez un grand rôle dans les événements qui succèderont à ceci... Formez-vous à la grande éloquence d'Athènes et de Rome. La France aura des scènes de Rome et d'Athènes sur ses places publiques. J'ai vu le Mirabeau d'avant, tâchez d'être celui d'après... »

Et voilà certainement de quelle façon Lamartine aimait qu'on lui parlât ; il aurait fait lui-même le discours qu'il ne l'aurait pas mieux imaginé.

Ce qu'il met dans la bouche de Talleyrand, il l'a exprimé du reste sous une forme plus directe en retraçant un jour l'idéal ou le programme de sa vie, tel qu'il l'avait conçu dès sa plus tendre enfance et qu'il l'avait communiqué à ses amis bien avant d'être un personnage dans le monde. Ce n'était pas un mince idéal, vous allez le voir. Les années qui lui seraient accordées, il devrait les employer à trois grandes choses qui sont, selon lui, les trois missions de l'homme d'élite ici-bas. Sa jeunesse, elle était destinée d'avance à la poésie, « cette rosée de l'aurore, » aux vers, « idiome de l'espérance qui colore le matin de la vie, de l'amour qui enivre, du bonheur qui enchante, de la douleur qui pleure, de l'enthousiasme qui

prie. » — Et puis? ah! c'est ici que le programme s'étend et prend des proportions merveilleuses.

« Quand j'aurai chanté pour moi-même et pour quelques âmes musicales comme la mienne, poursuit-il avec une ineffable candeur, je passerai ma plume rêveuse à d'autres plus jeunes. Je chercherai dans les événements passés ou contemporains un sujet d'histoire; le plus vaste, le plus philosophique, le plus tragique sera celui que je choisirai, et j'écrirai cette histoire dans le style qui se rapprochera le plus, selon mes forces, du style métallique, nerveux, profond, pittoresque, palpitant de sensibilité, éclatant d'images, sobre, mais chaud de couleurs, jamais déclamatoire et toujours pensé, autant dire, si je le peux, dans le style de Tacite... Quand j'aurai écrit ce livre d'histoire, complément de ma célébrité littéraire de jeunesse, j'entrerai résolûment dans l'action,

je consacrerai les années de ma maturité à la guerre, véritable vocation de ma nature, qui aime à jouer avec la mort et la gloire ces grandes parties où les vaincus sont des victimes, où les vainqueurs sont des héros... Et si la guerre me manque, je monterai aux tribunes, ces champs de bataille de l'esprit humain, je tâcherai de me munir, quoique tardivement, d'éloquence, cette action parlée qui confond dans Démosthène, dans Cicéron, dans Mirabeau, dans Vergniaud, dans Chatam, la littérature et politique, l'homme du discours et l'homme d'état, deux immortalités en une... »

XII.

Il parlait ainsi avec cette éternelle abondance que rien n'a jamais pu tarir. On pourrait croire que c'est là un de ces romans re-

faits après coup par une imagination complaisante pour mettre l'unité et la logique dans une vie; mais non, ces étranges idées de grandeur en toute chose, Lamartine les portait au plus profond de lui-même et les caressait en secret avant de mettre le pied sur la scène publique; il les laissait entrevoir dans son discours de réception à l'Académie française, aux premiers jours d'avril 1830, lorsque par un pressentiment mystérieux il décrivait ces *sublimes interrègnes* où tout change, où « le même homme soulevé par l'instabilité du flot populaire aborde tour à tour les situations les plus diverses, les emplois les plus opposés, » où « la fortune se joue des talents comme des caractères, » où « il faut des harangues pour la place publique, des plans pour le conseil, des hymnes pour les triomphes... »

Cet académicien arrivant de Florence se voyait déjà chef de quelque gouvernement

inconnu dans un naufrage public; « on cherche un homme, son mérite le désigne;... l'esprit de cet homme s'élargit, ses talents s'élèvent, ses facultés se multiplient, chaque fardeau lui crée une force, chaque emploi un mérite... » Et pendant son voyage en Orient Lamartine ne se faisait-il pas prédire par lady Esther Stanhope les destinées les plus hautes et les plus éclatantes ?

Cette anglaise étrange, cette nièce de Pitt qui s'était réfugiée dans les montagnes du Liban et qui vivait dans la solitude tout occupée d'illuminisme et d'astrologie disait au voyageur dont elle avouait ne pas même connaître le nom :

« Bientôt vous retournerez en Europe. L'Europe est finie, la France seule a sa mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis

vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant, j'en distingue quatre, peut-être cinq, et qui sait! plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole. Vous devez être poète, cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure. Plus bas vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés; il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu : il y a peu d'hommes qui soient nés, sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contrebalancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes

s'entr'aident en votre faveur... » Que faut-il de plus ?

La poésie, la politique, la guerre, la gloire sous toutes les formes, Mirabeau, Vergniaud, Tacite, César ou Napoléon, tout cela réuni et combiné dans un seul être mortel ! C'était à coup sûr un merveilleux idéal ; seulement il est bien clair que la vie ainsi conçue n'est plus qu'un songe enflammé qui peut être suivi de terribles réveils, que la politique ainsi comprise n'est plus de la politique. C'est encore et toujours de la poésie, et la plus dangereuse des poésies, puisque les affaires humaines ne sont plus qu'un thème livré à une imagination inassouvie, capable sans doute des plus grands élans et malheureusement capable aussi des plus grandes faiblesses.

II.

SA VIE POLITIQUE.

LAMARTINE SOUS LA MONARCHIE DE 1830.

I.

L'histoire a d'étranges retours. Deux fois dans la vie d'une génération et dans des conditions bien différentes la république a reparu en France. Aujourd'hui elle vient de renaître, au milieu des plus tragiques hasards de la guerre, comme une improvisation désespérée de la patrie en péril, comme un pouvoir su-

prême et anonyme de défense contre un héritage de désastres à conjurer. Il y a vingt-deux ans, elle naissait du cours mystérieux des choses, du progrès démocratique ou, si l'on veut, d'une précipitation populaire, mais dans tous les cas d'un mouvement tout intérieur où la nécessité de faire face à l'étranger n'était pour rien, et du premier coup un homme environné de gloire poétique lui donnait presque son nom en la couvrant de la magie de sa parole. Cet homme, c'était l'auteur des *Méditations,* l'auteur des *Girondins.*

Qui eût dit à Lamartine, au moment où il échappait aux influences de sa jeunesse et de la restauration, qu'il serait un jour un des orateurs, un des chefs d'une république à peine entrevue alors dans l'avenir, et que cette république, qu'il voulait généreuse, humaine, libérale, pacifique, sombrerait bientôt dans le despotisme pour renaître, après vingt ans, au

milieu des cruelles épreuves de la guerre et de l'invasion? C'est là cependant notre histoire, c'est le dramatique résumé de nos crises et de nos malheurs, que Lamartine n'a pas vus jusqu'au bout, mais au milieu desquels, tant qu'il a vécu, il a joué un rôle, soit par la parole, soit par l'action, gagnant ou perdant la popularité, et représentant en somme moins une politique qu'une fascination de génie, une impatience de grandeur et de gloire, une immense ambition déçue au moment où elle croyait toucher le but.

II.

Certes, si pour gouverner les hommes et pour fonder un régime public il ne fallait que l'éclat d'une imagination puissante et toutes les séductions d'une inépuisable éloquence, Lamar-

tine eût été un des premiers parmi les politiques contemporains, un des fondateurs d'une république pacifique et libérale en 1848, l'inspirateur et le guide d'une démocratie victorieuse.

Un instant il a pu croire qu'il avait réalisé ce rêve où il se voyait tour à tour poète, historien, chef populaire, orateur tribunitien, homme d'état d'une révolution triomphante. Par quelle progression mystérieuse en était-il venu là, et comment du haut de ce rêve retombait-il vaincu dans un délaissement amer et sombre? C'est que ce n'était peut-être qu'un rêve, et cette destinée elle-même est comme une légende dans notre histoire politique.

Rien ne ressemble moins en effet à la vie précise et coordonnée d'un homme public, d'un chef de parti, que cette existence flottante et complaisamment livrée à tous les souffles. Le

rôle de Lamartine, c'est son génie, c'est l'expansion d'une somptueuse et prodigue nature se déployant dans sa liberté, et mieux faite assurément pour une sorte de prosélytisme tout personnel d'imagination que pour une action collective et définie.

Puisqu'il a voulu être un politique, il l'a été, mais il l'a été en restant toujours lui-même, un être singulièrement multiple sous une apparence d'harmonieuse unité, homme de la restauration métamorphosé en républicain, conservateur avec des vues et des impatiences de radicalisme, radical avec des habitudes, des traditions conservatrices, et par-dessus tout poète, homme d'inspiration et d'entraînement.

Il l'a dit, et il faut le croire, il portait en lui le germe des grandes ambitions, le pressentiment des destinées agitées ; il aspirait à la po-

litique comme à la vocation de sa vie, comme à un autre mode de manifestation plus retentissant et plus populaire. C'est ainsi qu'en 1833, revenant d'Orient, il entrait dans les chambres de la monarchie de juillet, protégé par sa renommée de poète, mais inconnu comme homme public et comme orateur, indépendant des partis, cherchant l'occasion et le moyen de se faire une place dans la mêlée des opinions, et au fond, sans l'avouer, sans sortir d'une séduisante modestie d'attitude, il dépassait déjà dans l'intimité de sa pensée le cercle de ce qui existait, il se considérait lui-même comme une réserve dans des événements futurs.

Quoique dès ses premières années il écrivît dans une lettre récemment divulguée qu'il n'était pas « antirépublicain le jour et l'heure donnés, » il ne songeait probablement guère encore à la république. Il étudiait le terrain,

il sondait l'horizon, il tenait à se désigner à l'opinion comme un de ces hommes disponibles et préparés à des interventions heureuses qui, en dehors des combinaisons parlementaires du moment, peuvent devenir une ressource dans une heure de crise publique. Je ne veux certes point aujourd'hui suivre pas à pas Lamartine dans toutes ses luttes et ses évolutions, dans ce travail de quinze ans pour se faire une position devant le public, pour conquérir la popularité; je voudrais seulement ressaisir quelques-uns des traits caractéristiques de cette brillante nature.

III.

En réalité, quel était le fond de la pensée de Lamartine au moment où il entrait dans la vie parlementaire? quel est son vrai rôle sous cette monarchie de 1830 qu'il devait un jour contri-

buer si puissamment à précipiter dans l'abîme ? Il ne l'a jamais peut-être bien su lui-même, parce que c'était avant tout un homme d'impression, d'intuition, d'instinct, d'improvisation.

Évidemment, l'auteur des *Méditations* avait plus d'une raison de n'être point un ennemi pour cette monarchie constitutionnelle de juillet, reconstruite après un orage de trois jours. Les liens de patronage qui avaient existé autrefois entre la maison d'Orléans et sa famille étaient faits pour le rapprocher de la royauté nouvelle. Au lendemain de 1830, il avait ardemment désiré lui-même, selon son aveu, monter sur la brèche à la suite de Casimir Périer pour défendre la société ébranlée, pour repousser l'assaut qui menaçait de livrer la France aux séditions des rues et à la recrudescence des passions militaires, c'est-à-dire à la révolution et à la guerre.

Pendant les premiers temps, il ne laissait entrevoir assurément aucune pensée d'hostilité irréconciliable, et même en certaines circonstances critiques, notamment dans les luttes passionnées de la coalition parlementaire de 1839, il prenait une sorte de plaisir à se constituer le chevalier du ministère de M. Molé, à se porter au secours de la monarchie de juillet contre ceux qui lui faisaient une vie difficile et dure après l'avoir créée. Jusque-là c'était un conservateur par chevalerie ou par coquetterie, si l'on veut, un conservateur libre et indépendant, faisant sa cour à tous les partis au moment même où il défendait la royauté, mais enfin c'était un conservateur par l'attitude comme par le langage.

Il ne faut cependant pas trop s'y méprendre. Sans être un ennemi, Lamartine n'a jamais été précisément un ami pour le régime de 1830, et, si dans la coalition de 1839 il semblait venir en aide à une royauté menacée d'un assaut parle-

mentaire, c'était peut-être bien plutôt par antipathie contre ceux qui l'attaquaient que par une préférence décidée pour l'institution elle-même. Au fond, voilà la vérité, l'homme de la restauration vivait toujours en lui, et dans le secret de son âme il gardait à la monarchie nouvelle ce qu'il a lui-même appelé « la rancune décente d'un royaliste tombé. » Sans vouloir se mêler aux combinaisons de partis, aux coalitions meurtrières, il ne voyait dans la monarchie élue qu'une transition précaire conduisant à une extension inévitable de l'idée démocratique, et avant tout une dérogation violente et périlleuse aux lois héréditaires de la royauté.

Lamartine, par sa nature, par le tour de ses idées, par les habitudes de son esprit, n'entrait d'aucune façon dans les considérations qui avaient pu rendre la révolution de 1830 nécessaire et légitime. C'était pour lui affaire de sentiment ou de tempéramment, et, à vrai dire,

rien ne peint mieux ces nuances morales qu'un mot attribué par Lamartine à Béranger.

IV.

Un jour, Lamartine, revenu des illusions de 1848, et Béranger, revenu de toute chose, s'entretenaient de 1830, du rôle des hommes et des partis dans cette révolution, et l'auteur des *Méditations* disait à l'auteur du *Dieu des bonnes gens* que lui, le chansonnier libéral, que tous les hommes de 1830 avec lui, avaient eu tort de faire un roi d'usurpation en brisant ou en abaissant la monarchie, que, puisqu'ils ne croyaient pas la république possible encore, ils devaient, en sauvegardant la victoire populaire de juillet sur la royauté, « couronner l'héritier légitime dans la personne d'un enfant innocent du règne. » Béranger, penchant sa

lourde tête, répondait, non sans finesse : « Peut-être avez-vous raison ; mais, moi, je n'avais pas tort. Vous étiez Lamartine, j'étais Béranger. »

C'est là tout le secret, Lamartine n'était pas Béranger, il était Lamartine; il n'était pas de cette génération qui avait fait 1830, qui avait trouvé le couronnement de ses vœux et de ses espérances dans cette monarchie nouvelle fondée sur une acclamation populaire. Il ne pensait pas, il ne sentait pas comme elle.

Cette génération née ou élevée sous l'empire, jetée tout à coup sur la scène en 1815, formée aux luttes libérales de la restauration, arrivée au pouvoir en 1830, cette génération, une des plus intelligentes qui aient paru, avait des traditions, des opinions, un but précis, qu'elle se définissait clairement à elle-même, et qui lui traçaient en quelque sorte une sphère d'action politique. Elle a pu ne point réussir définitivement dans

son œuvre, elle savait du moins ce qu'elle voulait.

Lamartine, lui, avait des traditions différentes, des opinions vagues comme ses instincts, et quant à un but, s'il en avait un, il se dérobait encore à ses yeux dans je ne sais quel nuage empourpré et confus. De là cette indépendance d'attitude qui le rapprochait ou l'éloignait alternativement de tous les camps en lui ménageant tour à tour les flatteries ou les sourires presque dédaigneux des uns et des autres, — des conservateurs, auxquels il restait suspect en défendant souvent leur cause, de l'opposition, dont il combattait les turbulences anarchiques en reprenant et en dépassant quelquefois ses idées.

C'était en vérité un personnage oratoire écouté pour son talent et pour l'éclat de sa parole, mais sans action bien réelle, « avide d'encens plus que d'empire, selon le jugement un peu

sévère de M. Guizot, prodigue envers tous d'espérances et de promesses, mais n'ouvrant que ces perspectives vagues et incohérentes qui trompent les désirs qu'elles excitent... promenant partout ses caresses pour se faire partout admirer et suivre... » Au fond, Lamartine était un royaliste émancipé par une révolution, affranchi de toute solidarité par les événements, et qui portait dans la politique des instincts supérieurs, tous les goûts d'une personnalité dominatrice, des réminiscences du passé, avec des pressentiments superbes et quelquefois des coups d'œil de voyant jetés sur l'avenir.

V.

La politique, Lamartine la faisait avec ses souvenirs et son imagination. En réalité cependant il voyait, il sentait juste souvent, et

même dans les moments où il semblait se séparer le plus des partis qui avaient coopéré au mouvement de 1830, qui prétendaient le consolider ou l'étendre, ce n'est pas toujours lui qui s'est trompé. Il y a notamment un point où son instinct a été une sorte de prescience.

Le royaliste vivait toujours en lui, disais-je, et comme royaliste il était sans doute un peu trop facilement consolé des patriotiques douleurs laissées par les souvenirs de 1814 et de 1815. Il ressentait moins que bien d'autres cette vieille blessure d'une époque attristée par une invasion qu'on croyait, du moins alors, devoir être la dernière, et c'est par là peut-être qu'il a toujours différé le plus de cette génération de 1830, pour qui la révolution de juillet était tout à la fois une victoire de libéralisme et une revanche indirecte de patriotisme.

En cela surtout, Lamartine n'était point Bé-

ranger ; sans être insensible aux grandeurs et aux malheurs de la France, il n'avait rien du patriote gardant à travers tout l'amertume du vaincu, et même, si l'on veut, les idées qu'il s'est toujours faites de la politique extérieure, du rôle européen de la France, se sont inévitablement ressenties de cette sorte de malentendu avec l'instinct public. Lamartine n'a jamais consenti à reconnaître le droit des immortelles rancunes de 1815, à pactiser avec les impétuosités guerrières qui ont si longtemps grondé au cœur de la France. Sur ce point, il a rompu avec la popularité, avec toute une génération ; même aujourd'hui, je ne voudrais point dire qu'il a toujours eu raison de sentir autrement que la France, de se mettre au-dessus des frémissements, des susceptibilités inquiètes du patriotisme.

Ce qui est certain, c'est que, mieux que bien d'autres et avant bien d'autres, il a vu le danger

de cette confusion de militarisme et de libéralisme qui a si longtemps frappé d'inconséquence et d'équivoque la politique française, qui a conduit à une sorte d'apothéose nationale du grand vaincu de 1815, et dont le dernier mot était, à un moment donné du règne de juillet, ce retour triomphal des cendres impériales, identification souveraine d'un nom de césar et du pays lui-même, consécration de l'image napoléonienne dans la mémoire du peuple, présage des résurrections futures qu'on préparait moralement sans les vouloir, et sans les croire même possibles politiquement.

Lamartine, c'est une justice à lui rendre, ne s'y est jamais trompé, lui qui prétendait avoir appris de l'empire ce que valait la liberté « par le sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines, » en vivant sous ce « régime de silence et de volonté unique. » Il a été du petit nombre de ceux

qui sont restés toujours rebelles à la grande ombre et qui ne l'ont même jamais crue inoffensive.

VI.

Poète, il s'est dérobé à cette fascination du génie sur l'imagination de ses contemporains, et dès 1821 il écrivait cette méditation sur *Bonaparte* qui, sans diminuer l'impérial exilé, était sans complaisance pour cette grandeur posthume. Homme public, député, il redoutait pour un pays impressionnable et toujours amoureux de la guerre cette contagion des souvenirs militaires, cette déification d'un nom, ces bills d'indemnité donnés au despotisme heureux, ces spectacles de la force relevés par la gloire ou par le malheur, ces ovations rétrospectives ajoutant chaque jour à la légende im-

périale, et lorsqu'en 1840 le gouvernement de juillet obtenait de l'Angleterre comme une sorte de victoire nationale la restitution des cendres de Napoléon, Lamartine, presque seul dans la chambre, au risque de froisser un fanatisme public, faisait entendre des paroles qui prennent aujourd'hui comme un accent prophétique. Il y a trente ans de cela.

« Je vais faire un aveu pénible, disait Lamartine, qu'il retombe tout entier sur moi, j'en accepte l'impopularité d'un jour. Quoique admirateur de ce grand homme, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance. Je ne me prosterne pas devant cette mémoire. Je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut depuis quelque temps substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté. Je ne crois pas qu'il soit bon de déifier ainsi sans cesse la guerre, de surexciter les bouillonnements déjà trop impétueux du sang

français, qu'on nous représente comme impatient de couler après une trêve de vingt-cinq ans, comme si la paix, qui est le bonheur et la gloire du monde, pouvait être la honte des nations!... Je le sens, ce n'est ni le moment ni l'heure de juger l'homme. Le jugement lent et silencieux de l'histoire n'appartient pas à la tribune, toujours palpitante des passions du moment; il conviendrait moins encore à cette pompe funèbre et nationale que vous préparez... Qui ne pardonnerait pas à une destinée tombée de si haut?... Cependant, messieurs, nous qui prenons la liberté au sérieux, mettons de la mesure dans nos démonstrations. Ne séduisons pas tant l'opinion d'un peuple qui comprend bien mieux ce qui l'éblouit que ce qui le sert. Gardons-nous de lui faire prendre en mépris les institutions moins éclatantes, mais mille fois plus populaires sous lesquelles nous vivons. N'effaçons pas tant, n'amoindrissons pas tant notre monarchie de raison, notre monarchie nouvelle, représentative, pacifique: elle finirait par disparaître aux yeux du peuple... »

Et cherchant où l'on pourrait placer ce tout-puissant et dangereux revenant de la gloire, énumérant tour à tour les Invalides, la place Vendôme, la Madeleine, le Panthéon, Saint-Denis, Lamartine ajoutait en finissant :

« ... Que vous choisissiez Saint-Denis, ou le Panthéon, ou les Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur ce monument, où il doit être à la fois soldat, consul, législateur, empereur, souvenez-vous d'y écrire la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence, la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : A NAPOLÉON... SEUL ! Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que, si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services, elle sait les séparer même de leur

race et de ceux qui la menaceraient en leur nom, — et qu'en élevant ce monument, en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs... »

VII.

Qui pourrait dire aujourd'hui que Lamartine, en parlant ainsi, n'avait pas ce don de seconde vue qu'ont quelquefois les poètes, ou plus simplement cette faculté de prévoyance qui fait les politiques ? Certainement il avait le droit de se permettre cette innocente représaille dont il usait un jour avec Béranger en lui disant, vers 1852, en face de l'empire ressuscité : « Ceci est une chanson de Béranger. »

Il voyait juste et de haut sur ce point; il sentait merveilleusement quels périls obscurs ou lointains créaient pour cette monarchie libérale et pacifique tous ces souvenirs de dictature guerrière et de gloire dont les hommes d'état, par une étrange illusion, croyaient pouvoir se faire une brillante armure, et en réalité c'est par là, c'est par ce sentiment supérieur des grands mouvements humains, des grands courants de l'histoire que Lamartine s'est créé sans effort une originalité et une puissance.

Comme politique, comme homme de parti ou de parlement, qu'a-t-il été? Un hôte de tous les camps, un volontaire de génie dans la mêlée des opinions, un orateur plus écouté que suivi, un homme aux pressentiments hardis dépaysé dans les partis du gouvernement, ou mieux encore un homme de tradition et de gouvernement dépaysé dans les oppositions, en

un mot un glorieux dissident de toutes les causes, de tous les groupes. Comme observateur des phénomènes extérieurs ou intérieurs d'une société en révolution, il a eu souvent des intuitions inattendues, des mots résumant toute une situation et allant frapper les imaginations.

Il a vu quelquefois ce que les autres ne voyaient pas, et de même qu'il signalait un jour l'écueil possible, encore invisible, des superstitions napoléoniennes, il montrait un autre jour quel danger il y avait pour le gouvernement de juillet à trop rétrécir sa politique intérieure, à s'épuiser dans des débats stériles, à laisser les impatiences françaises se dévorer elles-mêmes : « 1830, » disait-il, — et notez que c'était en député conservateur, en chevalier d'un ministère constitutionnel qu'il parlait, — « 1830 n'a pas su se créer son action et trouver son idée. Vous ne pouviez pas refaire de la légitimité, les ruines de la restau-

ration étaient sous vos pieds. Vous ne pouviez pas faire de la gloire militaire, l'empire avait passé et ne vous avait laissé qu'une colonne de bronze sur une place de Paris. Le passé vous était fermé, il vous fallait une idée nouvelle. Vous ne pouviez pas emprunter à un passé mort je ne sais quel reste de chaleur vitale insuffisant pour animer un gouvernement d'avenir. Il ne faut pas se figurer, messieurs, parce que nous sommes fatigués des grands mouvements qui ont remué le siècle et nous, que tout le monde est fatigué comme nous et craint le moindre mouvement. Les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles; elles veulent agir et se fatiguer à leur tour; quelle action leur avez-vous donnée? *La France est une nation qui s'ennuie!* » Voilà un de ces mots qui ont fait le tour de la France et du monde.

« La France s'ennuie! » Elle a eu depuis,

elle n'a pas tardé à trouver, j'en conviens, des distractions auxquelles l'orateur qui prononçait ces paroles n'a point été étranger. Ce que je veux montrer simplement, c'est la disposition d'esprit que Lamartine portait dans ce camp conservateur où il était encore et d'où il allait s'élancer vers l'inconnu avec l'impatience d'un homme qui faisait probablement déjà comme la France, qui s'ennuyait. N'y aurait-il pas eu quelque moyen de retenir ce vaillant athlète qui arrivait aux tribunes et aspirait à l'action politique après avoir épuisé la popularité du poète? N'aurait-on pas pu le rattacher plus intimement à cette monarchie de 1830, pour laquelle il montrait volontiers de la froideur, mais qu'il défendait après tout comme un gouvernement de nécessité ou de raison, et dont il n'était pas l'ennemi implacable, puisqu'il cherchait à le prémunir contre ses périls et ses faiblesses? Est-ce enfin pour quelque mécompte inavoué

d'ambition vulgaire, parce qu'on ne lui aurait pas offert un ministère, une grande ambassade ou la présidence de la chambre, qu'il aurait songé à préparer sa retraite dans le camp de l'opposition la plus extrême, comme un Coriolan méditant ses vengeances? Ce serait la plus banale des explications.

Sans doute il s'est complu à raconter lui-même, non sans une certaine satisfaction rétrospective, que le roi Louis-Philippe avait eu des vues sur lui, que pressé un jour par un de ses familiers, qui demandait pourquoi on ne récompenserait pas d'un portefeuille les services libres et indépendants de l'auteur de *Jocelyn*, le chef de la dynastie de 1830 aurait répondu : « Non, non, ne m'en parlez pas encore, son temps viendra ; je ne veux pas l'user avant l'heure. M. de Lamartine, ce n'est pas un ministre, c'est un ministère... » Que serait-il arrivé de Jocelyn premier ministre sous

un roi constitutionnel? On ne le distingue pas bien. Lamartine ambassadeur aurait voulu tout au moins qu'on lui donnât un congrès à diriger. Premier ministre, il ne lui aurait fallu rien moins que quelque grande révolution pacifique à conduire.

La vérité est que Lamartine était l'homme le moins fait pour ces situations régulières, pour l'action collective, disciplinée et quotidienne du pouvoir ou des partis, et que, dans le moment même où il semblait mûr pour les honneurs ministériels, il proposait au gouvernement de 1830 les plus hardies extensions de démocratie, « l'idée des masses, » comme il disait, l'organisation, la moralisation, la constitution des droits, des intérêts, du travail dans la classe la plus nombreuse..., » de sorte que ce politique étrange, parti de la légitimité, campé un instant sous la tente de M. Molé en 1839, dépassait d'un seul coup les oppositions les plus

avancées, réunissant en lui tous les contrastes d'idées, de situations, et justifiant déjà ce mot de M. de Humboldt : « Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite.

VIII.

Non, en vérité, le secret des évolutions de Lamartine, comme de son rôle politique, n'est point dans un vulgaire mécompte; il est dans son caractère, dans la nature de son ambition grandissant avec ses succès de tribune et avec les retentissements de sa parole, dans les complaisances et les illusions d'un génie gâté par la fortune et instinctivement personnel. Un politique ordinaire ou même un premier ministre des jours tranquilles, Lamartine n'aurait pu l'être, lui qui a toujours été la brillante

et généreuse proie de ces deux éternelles fascinations des hommes, une vanité naïve et une imagination décevante.

Que ce soit sa grandeur ou sa faiblesse, son originalité ou son malheur, Lamartine n'a été jamais qu'un de ces êtres merveilleusement et dangereusement doués qui ne voient partout que leur propre image, qui ne cherchent partout que l'écho de leurs propres paroles ou de leurs propres pensées. Le sentiment de la personnalité déborde ingénument en lui, si bien qu'on dirait un privilégié du génie passant à travers ses contemporains sans les connaître, laissant échapper le secret contentement de lui-même en banale bienveillance pour tous et naturellement fait pour régner partout où il paraît. Il ne connaît que ce qui lui ressemble ou ce qui le flatte. Il a laissé passer auprès de lui Alfred de Musset sans y prendre garde, et, quand il a su qu'il existait, il ne l'a même pas com-

pris; il a comparé la vie et la poésie de l'auteur des *Nuits* au *Duel de Pierrot* du peintre Gérome, et de cet étincelant génie il a fait le rival d'Hervey, de Young et de Novalis. Qu'il parle de Chateaubriand lui-même, il ajoutera aussitôt : « Du reste nous n'avons jamais eu d'attrait l'un pour l'autre. » Qu'il rencontre sur son chemin Royer-Collard, celui qu'il appelle quelque part « l'oracle des hautes pensées et des hautes convenances, » il dira d'un ton dégagé : « Royer-Collard aimait en moi mon isolement des partis. Je le cultivai sans en faire mon modèle jusqu'à sa mort. Nos deux natures ne concordaient pas plus que nos âges. Il voulait trop discuter, et moi trop agir. »

Je ne veux pas certainement mettre en doute que Lamartine, qui avait reçu son éducation politique de la restauration et qui a gardé jusqu'au bout un sentiment d'autorité assez prononcé, n'exprimât une conviction spontanée et

sincère lorsqu'il défendait les prérogatives de la couronne, — fût-ce de la couronne de 1830, — contre les coalisés parlementaires de 1839. Qui pourrait cependant lire dans le secret de cette âme? qui pourrait affirmer que Lamartine ne cédait pas à la tentation de se jeter dans un camp déserté par ses chefs naturels, et de couvrir de l'éclat de sa parole une cause qu'il voyait attaquée par M. Guizot, par M. Thiers, par ceux qu'il appelait les « ministres défectionnaires de la monarchie? »

M. Thiers, M. Guizot, Lamartine ne pouvait évidemment suivre ces deux têtes de colonnes, il ne s'est jamais mis à leur suite; et qu'on remarque bien que, lorsqu'il se rejetait dans une hostilité grandissante contre l'établissement de 1830, il ne tenait pas davantage à se confondre avec les chefs de l'opposition dynastique ou démocratique : il tenait à rester lui-même. Lamartine n'a eu jamais quelque faiblesse que pour deux

hommes avec lesquels il n'avait certes pas de frappantes ressemblances, Talleyrand et Béranger. Et pourquoi? qui l'aurait cru, s'il ne l'avait dit lui-même? Il voyait dans ces deux hommes ses deux parrains en poésie et en politique. C'était Talleyrand qui l'avait sacré poète par ce petit billet de 1820 où il saluait l'aurore des *Méditations ;* c'était Béranger qui le baptisait homme d'état par une lettre d'admiration et de prophétique enthousiasme au lendemain des *Girondins!* Il n'y a que lui pour avoir de ces combinaisons imprévues de noms, d'hommes, servant ensemble à élever un piédestal au génie satisfait de lui-même.

Lamartine a eu toujours une autre ennemie intime cachée en lui, ou, si l'on veut, une autre dangereuse séductrice en politique : c'est l'imagination, une imagination inépuisable d'illusions, de mirages et de fictions. Assurément il n'en croyait rien ; il pensait être le

mortel le mieux doué de toutes les aptitudes positives, un diplomate aussi habile à conduire les hommes qu'à manier les intérêts, un économiste au courant de tous les secrets de la richesse des nations, même un administrateur des plus entendus. Au fond, c'était surtout et avant tout un poète voyant les choses, les hommes, les événements, les révolutions, la politique, à travers le prisme de l'imagination. Et c'est lui-même qui le dit dans ces *Entretiens* qui sont si souvent des confessions : « les révolutions de 1814 et de 1815 auxquelles j'assistai, la guerre, la diplomatie, la politique, auxquelles je me consacrai, m'apparurent, comme les passions de l'adolescence m'étaient apparues, par leur côté littéraire... Tout devint littéraire à mes yeux, même ma propre vie. L'existence était un poëme pour moi. »

Vous souvenez-vous de cet enfant de *la Comédie infernale*, de ce petit George à qui son

père, le comte Henri, fait réciter une prière, *l'Ave Maria?* L'enfant commence la prière, et, dès les premiers mots, il est emporté par l'imagination, il s'échappe en effusions lyriques. Le père le ramène sans cesse au texte simple et pur, et sans cesse l'enfant recommence ses effusions sans pouvoir réciter jusqu'au bout la prière dans sa simplicité. C'est l'image de ce poète orateur, pour qui la réalité n'est qu'un thème qu'il est toujours prêt à broder d'innombrables et merveilleuses variations. Il le dit lui-même avec une naïveté singulière, « l'âge en avançant a changé la note, mais non l'instrument. » Vieux ou jeune, en politique comme en poésie, il brode, il improvise, il ajoute presque malgré lui au texte sacré de la vérité, et c'est certainement un des hommes qui, sans calcul et sans en avoir conscience, ont eu au plus haut degré la faculté de l'inexactitude.

IX.

Tout se transfigure naturellement dans son esprit. Il ne se souvient pas même avec précision des événements auxquels il a pris part, des circonstances dans lesquelles il a joué un rôle, et qu'il ne rapporte pas moins avec toute la magie de l'éloquence. En poésie, soit encore ; en politique cela peut conduire loin. Pour ne citer qu'un exemple, Lamartine raconte qu'à l'époque de la coalition de 1839, après un vote qui partageait la chambre et mettait en doute l'existence du ministère, le comte Molé, président du conseil, rassemblait ses collègues pour provoquer leur délibération sur l'opportunité de la dissolution du parlement. Lamartine, comme le plus éminent défenseur du cabinet, était de ce conseil. Il fit, à ce qu'il assure, un discours

pour montrer le danger de la dissolution de la chambre, l'agitation semée dans le pays, le retour probable des coalisés retrempés dans le suffrage populaire, l'humiliation de la couronne, et, dans le lointain, la ruine inévitable de la monarchie comme conséquence d'un enchaînement de fatalités parlementaires. Ce discours fit une impression telle que les ministres, les uns après les autres, se ralliaient à l'opinion de Lamartine, lorsque M. Molé brusquait la délibération en disant avec impatience qu'il n'était plus temps, et en tirant de son portefeuille un décret de dissolution déjà signé par le roi.

La scène est assurément curieuse, presque dramatique, et rien n'est négligé dans le récit, ni le geste de l'orateur, ni l'attitude des ministres, ni la mobilité des physionomies. Or j'ai voulu recueillir le témoignage d'un des ministres les plus honorables et les plus éclairés de ce temps.

Il n'y a qu'un malheur d'après lui, c'est que cette scène elle-même est une fiction, une illusion rétrospective de l'auteur des *Girondins*. M. Molé n'aurait jamais fait cette violence à ses collègues et les collègues de M. Molé ne l'auraient jamais souffert. La seule chose vraie, c'est que, par déférence pour un concours aussi éloquent que désintéressé, on avait demandé l'avis de Lamartine simplement, sans aucun appareil, et Lamartine allant chez M. Molé avec M. de Montalivet avait donné l'avis qu'on lui demandait. Tout le reste est l'effet de ce don singulier de colorer, d'idéaliser la plus simple réalité, de la voir « par le côté littéraire. »

C'est le signe de la prédominance de cette faculté d'illusion, de cette puissance de l'imagination que Lamartine portait dans le récit des événements, dans les affaires publiques comme dans sa vie, et cette imagination du poète, il l'attestait jusque dans ses ambitions.

A travers les modesties du présent, il entrevoyait aussitôt ou il imaginait je ne sais quel avenir indéfini où les impatiences inassouvies d'un talent grandissant trouveraient une destination inconnue. Que Lamartine, en passant peu à peu du camp conservateur dans un camp d'opposition et jusque dans la démocratie la plus avancée, obéît à une certaine logique et eût une conviction excitée, fortifiée par une politique qui ne lui suffisait plus, soit, je n'en veux pas douter; mais un mobile avoué ou inavoué chez lui, c'était aussi certainement ce besoin de trouver un rôle à la mesure et à la hauteur de son imagination dans un ordre nouveau fait pour mettre d'accord ses pressentiments et ses intérêts d'ambition.

XI.

Le point central où viennent se rencontrer en quelque sorte ce sentiment presque naïf d'une personnalité débordante, ces passions d'imagination, ces impatiences d'un avenir élargi, ces fermentations d'idées démocratiques et de progrès social auxquels l'auteur de *Jocelyn* avait déjà ouvert son âme avant que le politique en fît son dogme et son programme, c'est ce livre des *Girondins,* livre-événement dont Lamartine lui-même ne soupçonnait pas la retentissante fortune, et qui par le fait devenait l'apprentissage intellectuel ou la préface d'une révolution nouvelle. Que voulait, que poursuivait Lamartine, et dans quelles dispositions d'esprit abordait-il cette redoutable tâche de l'évocation de tout un

passé? Il n'est rien de tel pour préparer une révolution que de trop la prévoir, de s'y intéresser, de s'accoutumer à la considérer comme inévitable parce qu'on en a d'avance accepté les périls et les responsabilités.

Le jour où Lamartine, revenant aux flottantes aspirations de son esprit, s'était éloigné par degrès de la monarchie de 1830 en se disant que ce régime ne pouvait être qu'une halte entre deux orages, une étape précaire dans le mouvement de rénovation qui emportait la France depuis un demi-siècle, ce jour-là il avait fomenté dans son âme une révolution; il saisissait en quelque sorte son rêve, ce rêve de « poésie en action » dont il berçait secrètement sa pensée ambitieuse, et « cette poésie en action, » avant de la chercher dans la réalité contemporaine, il la cherchait dans un passé encore mal refroidi, dans le plus dramatique événement des temps modernes.

Assurément, dans sa conception première et avouée, ce livre, que Lamartine méditait comme une préparation aux événements, n'avait rien que de juste et d'élevé. Il s'agissait, c'est lui qui l'assure, d'écrire pour ce peuple de France une histoire impartiale, morale et pathétique à la fois de sa première révolution, afin de lui montrer par tous les faits de cette révolution « qu'en histoire comme en morale chaque crime, même heureux un jour, est suivi le lendemain d'une véritable expiation, que les peuples comme les individus sont tenus de faire honnêtement les choses honnêtes, — que le but ne justifie pas les moyens, comme le prétendent les scélérats de théorie ou les fanatiques, que la conscience ne subit pas d'interrègnes, et que si la révolution de 1793 a noyé les plus belles pensées philosophiques dans le sang, c'est qu'elle est tombée des lèvres des philosophes aux mains des tribuns, des mains des tribuns aux mains des Syllas et des Césars, lavant le sang dans le sang, et res-

taurant facilement la tyrannie que les sociétés préfèrent justement aux crimes... » Et Lamartine ajoutait : « Une histoire écrite dans cet esprit sera pour le peuple une haute leçon de moralité révolutionnaire propre à l'instruire et à le contenir la veille d'une prochaine révolution. »

XII.

C'était un idéal magnifique, ce n'était malheureusement qu'un idéal. Au fond, ce livre fait avec l'arrière-pensée de populariser un nom et le mot de révolution, peut-être de les identifier dans l'esprit des masses, ce livre était moins une histoire que le roman passionné et fascinateur d'une époque de pitié, de sang, de grandeur sinistre, d'héroïsme et de terribles mystères laissés comme un poids sur la conscience française. Ce

n'était pas le livre d'une raison forte et sévère s'appliquant à dégager la moralité des révolutions humaines, c'était l'œuvre éblouissante et hasardeuse d'un esprit qui s'était dit qu'il voulait être le « dramaturge du plus vaste événement des temps modernes. »

Historien, Lamartine ne faisait que transporter dans un autre cadre les procédés, les séductions et les faiblesses de sa nature. Homme de génie tout personnel, il se cherchait lui-même dans le drame qu'il racontait, il poursuivait son image et son idée dans ces mêlées puissantes. Jocelyn, devenu tribun, se retrouvait dans ces visages d'un Mirabeau, d'un Vergniaud, et il se retrouvait, bien entendu, en beau, avec son profil serein et superbe. Homme d'imagination avant tout, Lamartine parlait à l'imagination de ses contemporains en transfigurant tout par l'imagination. Il n'absolvait pas le crime et les implacables fureurs sans doute, il en atténuait le

caractère et l'horreur par des magies de style, des profusions de couleurs et des impartialités de pinceau qui ravivaient sans cesse l'intérêt en l'égarant.

Hommes et événements, il voyait tout par le « côté littéraire, » presque en peintre indifférent à la moralité des choses, en écrivain uniquement préoccupé de captiver, de passionner l'opinion par la puissance de ses évocations, par l'inépuisable fascination du talent.

Tout y était, hormis la sûreté du jugement ; on aurait dit plutôt un esprit devenu la proie de son sujet, s'enivrant de ses propres récits, et, par un entraînement singulier ou par une préoccupation plus étrange encore, après avoir paru prendre pour héros ces brillants, chevaleresques et légers girondins, il semblait n'arriver, à mesure qu'il avançait dans son œuvre, qu'à subir la supériorité des montagnards ou du moins des

chefs de la montagne. Après avoir arboré la pensée généreuse d'écrire une histoire impartiale et morale, de faire dans la révolution la part des grandeurs et des crimes, il finissait par tout confondre dans une sorte d'apothéose. Ses dernières pages ressemblaient à une ode qui étendait « une glorieuse amnistie sur toute la scène, » qui entourait « d'une commune auréole tous les actes et tous les acteurs, » en inscrivant sur eux « une épitaphe de gloire sans choix et sans respect, qui ne faisait justice ni aux uns ni aux autres, en chantant l'*hozanna* à la révolution... »

Ces pages, Lamartine les a depuis désavouées ou expliquées et ramenées à une mesure de vérité plus sévère; elles révélaient alors la passion d'imagination, l'entraînement, ce qu'il a lui-même appelé un enthousiasme plus poétique qu'historique, et, comme il arrive souvent, c'est moins peut-être par ses qualités que par ses dé-

fauts que cette œuvre éloquente, pathétique et décevante enlevait presque violemment le succès.

XIII.

Les livres ont leur destin et pour ainsi dire leur date nécessaire. A un autre moment, l'*Histoire des Girondins* eût été toujours sans doute l'œuvre d'une imagination merveilleuse, elle n'aurait pas eu ce retentissement soudain, elle n'eût pas été surtout un événement politique. A l'heure où elle paraissait, elle tombait indubitablement dans un monde tout préparé, elle répondait à des dispositions indistinctes, et elle faisait plus pour la popularité de Lamartine que toutes les poésies, de même qu'elle faisait plus que tous les discours de parlement ou de banquet pour une révolution possible; elle mettait la révolution en poésie et en littérature courante.

Le retentissement et le sens du livre de Lamartine, je ne les nie pas. Il y aurait peut-être seulement une question curieuse à se faire. Est-ce parce qu'il avait déjà ouvert son esprit à une inspiration toute révolutionnaire que Lamartine avait été conduit à écrire les *Girondins?* ne serait-ce pas plutôt en écrivant son histoire, en s'inspirant, en s'enivrant lui-même de son sujet, qu'il aurait été conduit à être plus révolutionnaire le lendemain que la veille? Toujours est-il que d'un seul coup et par la toute-puissance de son imagination Lamartine avait conquis ce qu'il ambitionnait peut-être le plus au monde, l'ascendant sur les multitudes, la popularité universelle, et il commençait à s'en douter.

XIV.

Je me suis toujours souvenu d'une circonstance que Sainte-Beuve me racontait au moment même où cela venait de se passer, et que je lui rappelais, à lui qui n'oubliait rien, peu avant sa mort.

C'était un matin pluvieux de 1847. Sainte-Beuve revenait de l'enterrement du poète Guiraud, où il avait rencontré Lamartine, alors dans le feu des *Girondins,* mais encore un peu inquiet. Sainte-Beuve, sans goûter beaucoup ce genre de succès, le rassurait peut-être un peu ironiquement. « Soyez tranquille, lui disait-il, vous voilà populaire, et plus que vous ne le pensez. Enfin, s'il y avait maintenant *deux* hommes à choisir dans la rue par acclamation pour faire

un président de la république, vous seriez un des *deux*. — Peut-être bien, répondit Lamartine, si l'on avait à en prendre *dix*. » Sainte-Beuve maintenait son chiffre de deux, et au fond Lamartine pensait peut-être que, quand même on n'aurait qu'un homme à choisir, il serait celui-là. Il était prêt. Il avait fait tout ce qu'il fallait pour se mettre à la disposition de la fortune ou d'une révolution dont il ne connaissait, il est vrai, ni l'heure ni la date.

C'était vers 1847, disais-je. Lamartine avait fait du chemin depuis ces jours de 1830 où il avait vu avec chagrin disparaître la royauté de sa jeunesse, et même depuis ces luttes de 1839, de 1840, où il défendait encore une monarchie qu'il ne considérait que comme une institution de nécessité et de préservation. Longtemps il avait paru rester dans les liens d'une éducation toute conservatrice dont il gardait les habitudes, les traditions, le ton et le langage. Il ne dévoilait

que peu à peu les pensées nouvelles qui germaient dans son esprit, qui grandissaient dans son imagination, et c'est tout au plus si dans un jour de hardiesse mesurée, dans une saillie inoffensive, il se laissait aller à dire que la France avait besoin d'être occupée ou distraite.

Longtemps il avait paru n'aspirer qu'à un rôle tout moral d'influence et de pacifique initiation. Maintenant tout était changé. Il ne disait plus seulement : « La France s'ennuie ! » il disait : « La France s'attriste ! la France s'inquiète ! » il avait des mots bien plus cruels encore pour caractériser la marche des choses et des programmes qui impliquaient de radicales transformations. A défaut du parlement, où il ne pouvait trouver un écho, il cherchait une force, un appui dans les spectacles excitants de l'histoire ou dans les libres émotions de l'opinion extérieure. Ce n'était plus un éloquent dissident de l'armée conservatrice, c'était visiblement un ennemi.

XV.

Il ne faut pas dépasser le vrai. Lamartine n'était point sans doute un fauteur vulgaire de révolution, ce n'était point un conspirateur; jamais nature d'homme ne répugna plus que la sienne aux conspirations, aux actions occultes ou violentes. Il affectait même de se tenir en dehors de cette campagne des banquets qui commençait alors; il refusait d'aller présider plusieurs de ces réunions où il était convié. « Le rôle de courrier national ne me convient pas, écrivait-il à un de ses amis; je voudrais m'en tenir à Mâcon, où je ne puis rien refuser, et aux villes où je réside par hasard... »

Même dans celles de ces réunions où il assistait, comme ce banquet de Mâcon où, au mi-

lieu de la foudre et des éclairs qui sillonnaient un ciel d'automne, il semblait allumer la tempête des esprits en la prédisant, le mot de république n'était pas sur ses lèvres, le nom de la royauté n'était ni omis ni supprimé dans ses discours. Il gardait la décence de l'orateur constitutionnel et légal; mais il aspirait en quelque sorte la révolution, il la laissait éclater dans son geste, dans son attitude, dans ses appels et jusque dans ses précautions de langage. Il concentrait sous la forme la plus éloquente et la plus avouable cette agitation qu'on croyait factice, et qui n'était que le frémissement avant-coureur d'une révolution nouvelle.

XVI.

Certes, si à ce moment extrême Lamartine, qui croyait si bien lire dans l'avenir, avait pu en-

trevoir les conséquences de la commotion qui se préparait en France dans cette paix apparente où l'on vivait encore, il se serait arrêté sans doute, il eût reculé devant cette terrible partie. Il se serait dit que le sort d'un pays n'était point un enjeu fait pour être livré légèrement au coup de dé des convulsions et des dictatures, que des institutions libérales, tant qu'elles sont fidèlement et sincèrement maintenues, ont en elles assez d'élasticité et de vitalité intime pour se redresser et s'étendre par leur propre vertu.

Il se serait dit..; mais alors il ne voyait que ce qui était dans sa pensée, il marchait dans une confiance pleine d'illusions, il se laissait aller à ce souffle de faveur publique qui le portait, et lorsque peu après la république naissait dans un jour d'hiver, le 24 février 1848, nul mieux que lui n'était fait pour la représenter au premier rang, puisqu'il l'avait préparée bien plus que d'autres, puisqu'il l'avait rendue pos-

sible, puisqu'il lui offrait un nom aimé, considéré, retentissant, populaire, gage de conciliation et de sécurité.

Ce jour-là, par un jeu étrange de la fortune, il voyait se réaliser mot pour mot ce qu'il disait dix-huit ans auparavant dans son discours de réception à l'Académie : « ... On cherche un homme ! Son mérite le désigne : point d'excuse, point de refus, le péril n'en accepte pas ; on lui impose au hasard les fardeaux les plus disproportionnés à ses forces, les plus répugnans à ses goûts... L'esprit de cet homme s'élargit, ses talents s'élèvent, ses facultés se multiplient ; chaque fardeau lui crée une force, chaque emploi un mérite... » Sainte-Beuve l'a dit, Lamartine, l'académicien de 1830, prophétisait le Lamartine du gouvernement provisoire, avec cette nuance pourtant que certainement Lamartine avait fait ce qu'il avait pu pour que sa prophétie ne restât pas un vain mot.

III.

SA VIE POLITIQUE.

LAMARTINE ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848.

I.

La révolution du 24 février 1848 a passé pour une surprise née d'un malentendu croissant d'opinion, d'une défaillance de gouvernement et de la complicité d'un poète popularisé par l'éloquence, transformé en tribun d'une insurrection triomphante. Les surprises de l'histoire ne sont souvent que le nom d'emprunt ou le déguise-

ment d'une certaine logique mystérieuse des choses. La vérité est que depuis longtemps en France la logique des idées, des situations, mène à la république sans que la nation elle-même soit encore très-républicaine de mœurs ou de traditions, et c'est de là que viennent ces conflits, ces oscillations, ces réactions, ces mouvements obscurs d'un pays habitué à se montrer tour à tour bien plus et bien moins révolutionnaire qu'il ne le croit, d'un pays où tout est logique, même ce qui a une apparence de contradiction et de hasard.

II.

Quel était l'état moral de la France à la veille de cette *surprise* de février où l'auteur des *Girondins* allait jouer le rôle de l'homme qui déchaîne les tempêtes? Extérieurement, politique-

ment, rien sans doute ne semblait conduire à une révolution prochaine. La monarchie de 1830 avait traversé les grandes crises, sa phase militante, et elle était arrivée à ce moment où les ennemis désarmés ajournent leurs espérances. Le jeu des institutions s'accomplissait régulièrement.

On croyait avoir devant soi le temps et l'espace, puisqu'on avait triomphé jusque-là de tous les obstacles, puisqu'on avait vu s'amortir le feu des luttes ardentes des premières années, puisqu'on avait duré. C'était beaucoup en effet; à n'observer que l'apparence des choses, l'avenir semblait promis à un régime qui trouvait sa force tout à la fois dans une fixité consentie par le pays lui-même et dans une flexibilité d'institutions qui pouvait se prêter à tous les progrès. L'œuvre politique de la fondation d'une monarchie nouvelle semblait accomplie. Moralement la France était plus malade qu'on ne le croyait.

Elle avait ce mal que Lamartine résumait dans un mot, — l'ennui! — le mal de la stagnation et de l'immobilité, le mal d'un dégoût instinctif, irréfléchi peut-être, mais croissant, pour une politique qui lui faisait, elle le pensait ainsi, la paix trop modeste à l'extérieur, un progrès libéral trop lent à l'intérieur.

III.

La France souffrait un peu de ce mal des peuples qui ne vieillissent pas quant à eux, qui se renouvellent sans cesse au contraire, qui se retrempent chaque jour pour l'action, en face d'un règne vieillissant, et c'est ce que le prince de Joinville lui-même caractérisait merveilleusement lorsque vers 1847, seul sur son navire, au fond du golfe de la Spezzia, il sondait l'avenir, dont il commençait à s'effrayer, lorsque de loin,

dans une lettre à un de ses frères, avec un respect filial qui n'excluait pas une clairvoyance rare, il parlait de la situation qu'il voyait s'aggraver rapidement, du danger de « la vieillesse d'un roi qui veut gouverner, mais à qui les forces manquent pour prendre une résolution virile. » En d'autres termes, à côté ou en dehors de la France officielle qui se laissait vivre, qui parlait par ses conseils, par ses journaux, par son parlement, il y avait une France inquiète, agitée, chatouilleuse, impatiente, fatiguée de voir toujours les mêmes hommes et les mêmes choses, se nourrissant avec complaisance de ses mécontentements et de ses malaises, prompte à s'émouvoir de tout et à chercher dans des accidents de corruption ou dans d'effroyables drames de famille les fatalités d'un régime politique.

Que dirai-je ? Il y avait la France telle que la voyait M. Guizot lorsque, pour écarter des réformes, il affirmait que « toutes les grandes conquê-

tes étaient faites, » que « tous les grands intérêts étaient satisfaits, » qu'on n'avait plus besoin que de stabilité et de bonne conduite, que tout le reste n'était qu'un superficiel prurit d'innovation, la démangeaison d'une petite société maladive s'agitant au détriment de la grande société saine et tranquille. Il y avait aussi, à n'en pas douter, cette France entrevue, sentie ou devinée par Lamartine, lorsque, plaçant la monarchie de 1830 entre le danger de revenir en arrière et la nécessité de marcher en avant, il ajoutait avec une exagération menaçante, comme s'il eût déjà sonné le tocsin de la catastrophe : « Si la royauté trompe les espérances que la prudence du pays a placées en 1830 moins dans sa nature que dans son nom ; si elle s'entoure d'une aristocratie électorale au lieu de se faire peuple tout entier ; si, sans attenter ouvertement à la volonté de la nation, elle corrompt cette volonté et achète, sous le nom d'influences, une dictature d'autant plus dangereuse qu'elle aura été achetée sous le

manteau de la constitution; si elle fait rougir la France de ses vices officiels, et si elle nous laisse descendre, comme nous le voyons en ce moment, jusqu'aux tragédies de la corruption, elle tomberait, cette royauté, soyez-en sûrs, elle tomberait, non dans son sang comme celle de 89, mais elle tomberait dans son piége, et après avoir eu les révolutions de la liberté et les contre-révolutions de la gloire, vous auriez la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris !... »

IV.

C'est au mois de juillet 1847, dans l'enivrement du succès des *Girondins,* que Lamartine parlait ainsi, laissant entrevoir je ne sais quelle vieille amertume de royaliste vaincu jusque dans ses professions de foi démocratiques, jusque dans

l'ardente et implacable prophétie des révolutions nouvelles.

Qui était dans le vrai, qui se trompait de M. Guizot ou de Lamartine ? Ce qu'il y avait de vrai, c'est que réellement un étrange problème s'agitait dans l'âme de la France, c'est que, sous cette apparence de prospérité tranquille et de régularité constitutionnelle qui frappait M. Guizot, le pays se sentait atteint d'un mal vague, d'autant plus dangereux qu'il était peut-être en partie dans l'imagination, et c'est précisément parce que c'était un mal d'imagination qu'un poète semblait prédestiné à être l'orateur, le politique de cette agitation indistincte. Plus que tout autre, Lamartine semblait fait pour représenter cette France inquiète, désaffectionnée, révolutionnaire sans le vouloir et sans le savoir, prête à se rallier à tous ces programmes d'une démocratie enveloppée de la plus merveilleuse éloquence.

C'est là le secret de cette popularité grandissante, popularité d'imagination et de séduction, de même que cette impatience agitée qui allait en se propageant dans le pays, que les hommes d'état dédaignaient trop, était le secret de la révolution de février, de cette *surprise* devant laquelle on se trouvait subitement désarmé parce qu'on ne s'y était pas préparé.

Jusqu'aux approches de la catastrophe sans doute, jusqu'en 1847, rien n'était compromis, et même cette campagne des banquets qui s'ouvrait sous un drapeau de réforme électorale, à laquelle Lamartine restait étranger, cette campagne plus bruyante que sérieuse, plus tumultueuse que menaçante, ne ressemblait guère encore au prologue d'une révolution. Elle passait à travers les villes sans laisser de ces traces de feu où s'allument les incendies populaires.

V.

Le malheur est qu'il y a des moments où tout arrive parce qu'on n'a rien prévu, où les situations entraînent les hommes quand ce ne sont pas les hommes qui font les situations, et où un dernier hasard brouillant tout, confondant tout, achève dans la précipitation d'une surprise ce que l'imprévoyance a commencé. Lorsqu'on en est arrivé à ce point, on dirait que la volonté des hommes sommeille pour laisser toute carrière à je ne sais quelle force invisible.

Qu'était-ce que ce dernier banquet organisé à Paris au mois de février 1848 pour couronner la campagne de la réforme électorale ? Par lui-même sans doute et en toute autre circonstance,

il n'aurait pas eu un caractère plus menaçant que bien d'autres réunions, il n'eût été qu'un banquet de plus. Au moment où l'on se trouvait, c'était un rendez-vous donné à toutes les passions, à tous les mécontentements accumulés depuis quelques années, une provocation au gouvernement, un défi jeté à l'inconnu; c'était enfin le péril d'une *journée* au milieu d'une ville en fermentation, un combat possible entre un gouvernement avouant l'intention de réprimer désormais toute réunion publique et une opposition prenant la responsabilité d'un de ces rassemblements populaires d'où jaillit si aisément l'étincelle.

La situation devenait plus grave et plus redoutable en se précisant. Au dernier instant, il est vrai, on réfléchissait dans les deux camps, on sentait d'heure en heure le danger d'un conflit, et on se rencontrait dans une sorte de transaction négociée par quelques amis prévoyants du gou-

vernement, acceptée par les organisateurs du banquet : mais c'est là justement que se nouaient toutes les complications. Les chefs de l'opposition parlementaire ne voyaient pas qu'ils avaient mis en mouvement des passions de combat, des forces inconnues dont ils n'étaient plus maîtres, qui échappaient à leur direction. Le gouvernement de son côté, hésitant entre les nécessités de la répression et le désir de faire honneur à la transaction acceptée par ses amis, le gouvernement passait d'une résolution à l'autre, s'armant et se désarmant tour à tour, sans savoir s'il avait devant lui la paix ou la guerre.

VI.

L'imprévu descendait dans la rue avec la multitude. Le roi Louis-Philippe lui-même, ému du sang versé, assiégé par les craintes des siens,

troublé par les défections de la garde nationale et encore plus vaincu par l'âge, le roi croyait pouvoir racheter un trône en livrant un ministère impopulaire dans le combat, et alors sous ce mot d'ordre de la réforme électorale qui allait retentir jusqu'au seuil des Tuileries, alors commençait ou se précipitait cette confusion dont le dénoûment est tout entier dans cette parole prononcée depuis devant une cour de justice par un des vainqueurs de février : « Croyez-vous donc que les révolutions se fassent en disant le mot pour lequel elles se font ? Non ; on s'empare de toutes les circonstances qui peuvent émouvoir l'opinion publique, et à l'aide d'un coup de main on renverse le gouvernement ! »

Encore une fois le « coup de main » avait réussi. Je rappelle à peine quelques traits de cette vieille histoire qui pourrait toujours avoir pour titre : comment se font les révolutions ! Il est vrai qu'il y a toujours aussi un autre chapitre prélimi-

naire : comment les révolutions se préparent, comment elles deviennent possibles.

VII.

Chose curieuse, Lamartine s'était tenu jusque-là en dehors de cette campagne des banquets qui allait se dénouer par une si étrange fatalité. Il restait seul au milieu des partis comme on le lui reprochait quelquefois ; il semblait dédaigner les alliances, se complaisant dans cette solitude retentissante qu'il se faisait, et où la popularité allait le chercher.

Il avait résolûment et patriotiquement refusé de s'associer à des réunions qui, en évoquant les souvenirs de 1793, donnaient à la démocratie la couleur d'une secte ou d'un despotisme sanglant. Au moment même où s'était organisé

le dernier banquet réformiste de Paris, il ne s'était pas montré un des promoteurs les plus empressés de cette manifestation, quoiqu'il eût défendu avec véhémence le droit de réunion en montrant dans le lointain la salle du jeu de paume fermée par la main du roi, rouverte par la main du peuple.

En un mot, il était jusque-là, il semblait vouloir rester encore un agitateur pacifique, et tout d'un coup, par une transition singulière, il changeait de rôle et d'attitude.

A mesure que les circonstances s'aggravaient, on aurait dit qu'il sentait venir l'heure de l'action, et qu'il était impatient de devancer tout le monde par son impétuosité à se porter dans la mêlée, par le radicalisme audacieux de ses idées et de ses résolutions. Tant que la question du droit de réunion n'était qu'une affaire de discussion, l'objet d'une transaction négociée entre

les chefs de l'opposition parlementaire et le gouvernement, Lamartine restait froid et relativement modéré; le jour où l'inutilité d'une transaction devenait évidente, où la question changeait de face par l'irruption possible de la multitude, Lamartine aspirait le combat, il prononçait des discours enflammés pour réchauffer l'ardeur déjà refroidie des députés de l'opposition, il donnait le signal de la résistance en s'écriant : « Si les fusils de nos soldats ont des balles, il faudra que ces balles brisent nos poitrines pour en arracher les droits du pays. Ne délibérons plus, agissons... »

Tant que dans cette crise grandissante il ne s'agissait que d'un ministère, d'une évolution de pouvoir mettant à la place de M. Guizot M. Molé, M. Thiers ou même M. Odilon Barrot, l'auteur des *Girondins* se montrait assez indifférent; dès que la question de gouvernement apparaissait sur les barricades, il devenait le plus impla-

cable des hommes, le plus impatient d'en finir, allant d'un seul bond jusqu'à la dernière extrémité, ne se contentant ni de l'abdication du roi, ni de la régence de la duchesse d'Orléans, et plus que tout autre décidant d'une impitoyable parole, dans la séance de la chambre du 24 février, la chute de cette monarchie qui était allée chercher une dernière et trompeuse sécurité à l'abri de l'inviolabilité parlementaire.

VIII.

Une fois décidé, Lamartine dépassait les républicains eux-mêmes, qui lui avaient offert de s'arrêter à cette étape d'une régence, en lui promettant de l'appuyer comme le ministre populaire de cette minorité.

C'est lui qui, dans une réunion secrète, s'était

prononcé le premier pour la république, et lorsque les partisans de la duchesse d'Orléans attendaient encore de lui un dernier secours d'éloquence dans cette séance fameuse où la royauté restait livrée au roulis populaire, il était déjà lié. Il fallait même qu'il eût bien pris son parti pour résister à la fascination de cette grande et dramatique scène où il pouvait apparaître comme le protecteur d'une femme et d'un enfant, comme le garant, devant le peuple, d'une royauté rajeunie.

Cette scène, il l'a refaite un jour par l'imagination, et il a refait aussi le rôle qu'il aurait pu y jouer; mais ce n'était plus que le rêve rétrospectif de son orgueil substitué à l'implacable fatalité dont il s'était fait l'instrument à cette heure unique où sa parole avait le pouvoir de trancher une destinée.

Quel était le secret de ces résolutions empor-

tées et fiévreuses par lesquelles Lamartine dépassait d'un seul coup les plus hardis sur le chemin des révolutions ? Il croyait l'occasion venue pour la démocratie française de se couronner elle-même ; il voyait une justification suffisante d'une révolution nouvelle et définitive dans la réalisation graduelle et sincère des deux ou trois grands perfectionnements moraux demandés par l'époque : l'avénement des masses à la vie politique, la liberté religieuse. Il ne croyait pas à la possibilité de terminer la crise où l'on s'était laissé engager par une régence qui, à ses yeux, ne serait qu'une fronde du peuple en permanence, une anarchie intermittente, conduisant un peu plutôt, un peu plus tard, à une catastrophe infaillible.

IX.

Oui, sans doute, Lamartine avait toute sorte de raisons de politique et de prévoyance supérieure pour colorer ses résolutions. Il a pensé ce qu'il dit et bien d'autres choses encore; mais en même temps, cette impatience qu'il mettait à tenter la fortune, cette inflexibilité qu'il montrait vis-à-vis de la royauté de 1830, tous ces sentiments divers tenaient certainement à d'autres mobiles très-humains, très-personnels.

A ce moment d'incertitude où un banquet pouvait devenir un signal d'insurrection et où il prononçait des paroles de feu, où il se hâtait de prendre à la tête du mouvement la place laissée vide par les chefs de l'opposition parlementaire, Lamartine, il faut l'avouer, cédait à une

pensée singulière; c'est lui-même qui le dit : « la satisfaction secrète de prendre une fois de plus cette opposition en flagrant délit de faiblesse, l'orgueil de la dépasser et de la convaincre d'inconséquence, étaient peut-être à son insu pour quelque chose dans la chaleur du discours de Lamartine... » Voilà un étrange motif de fomenter une révolution!

Cette inflexibilité que l'auteur des *Girondins* montrait à l'égard de la royauté de 1830 dans la scène douloureuse du 24 février et dont s'étonnaient les amis de la duchesse d'Orléans, qui se fiaient encore à une inspiration suprême de cette pathétique éloquence, cette inflexibilité aurait moins surpris, si on eût mieux connu celui en qui on mettait une dernière espérance.

Sauver la monarchie de juillet par une régence était la moindre des préoccupations de Lamartine. « Au nom de quoi aurais-je proclamé cette

régence ? a-t-il écrit un jour, moi qui n'avais jamais voulu adhérer au schisme de famille de 1830, moi qui lui avais renvoyé toutes mes places diplomatiques pour ne pas le servir, moi qui m'étais respectueusement refusé à tout lien avec cette royauté par scrupule de fidélité à mes souvenirs ? C'était aux orléanistes et non à moi, adversaire de la royauté illégitime d'Orléans, de se charger de ce rôle ; logique en eux, il était absurde en moi... »

Au fond, il n'y a point à s'y tromper, c'était une sorte de représaille du royaliste d'autrefois. Lamartine voyait sans regret cette royauté qu'il appelait *illégitime* « s'écrouler sur son faux principe ; » il ne l'avait pas poussée dans l'abîme, si l'on veut, il ne la retenait pas au jour du suprême péril, et même devant ce tragique spectacle d'une mère, d'un enfant, submergés par le peuple, il voulut se défendre d'être un homme d'imagination ; « il arracha son cœur de sa poitrine, » se-

lon son langage, il le contint sous sa main pour « n'écouter que la raison. » La raison pour lui, c'était la république, c'était une révolution avec ses orages et ses dangers.

Et puis, dans ce tourbillon qui passait tout à coup sur la France, Lamartine, sans se l'avouer entièrement peut-être, se laissait emporter par ce besoin des émotions publiques, de l'action au grand jour, de la domination morale, qui mettait pour lui une tentation ou un piége dans tous les événements à la hauteur de ses ambitions, de sorte que ses rivalités d'homme public, ses ressentiments, ses aspirations les plus secrètes, se trouvaient d'accord pour le jeter en avant comme le héros subitement accepté et acclamé d'un de « ces sublimes et affreux interrègnes de la raison et du droit » dont il parlait lui-même avant d'y trouver un rôle.

X.

On s'est plu bien souvent à rechercher les causes de la république de 1848 et la part diverse des hommes qui l'avaient faite. Nul, assurément, n'y contribua d'une façon plus décisive que Lamartine à la dernière heure, à la dernière minute, lorsqu'une parole aurait pu encore peut-être suspendre le cours des événements et sauver la monarchie constitutionnelle du naufrage ; mais Lamartine lui-même avec son éloquence n'aurait pas eu le pouvoir de décider une telle transformation, s'il n'y avait eu en France, depuis la première révolution, cette logique d'idées et de tendances démocratiques qui met désormais la république presque inévitablement au bout de toutes les crises, s'il n'y avait eu aussi depuis quelques années cette prédisposition ma-

ladive d'un esprit public excité, troublé ou égaré, si l'on veut, et toutes ces causes réunies n'auraient point eu encore leur effet, s'il y avait eu à la dernière heure un gouvernement moins immobilisé dans ses succès de parlement, ayant en lui-même une foi plus vive ou plus active, portant dans sa politique la force qui se défend et la prévoyance qui désarme à propos l'opinion.

C'est là en définitive, ce me semble, la clef de cette révolution de 1848 qui était pour la France un grand défi jeté à l'inconnu, et pour Lamartine un avénement dans un orage, une sorte d'inauguration de règne qu'il a lui-même définie quand il a dit avec le complaisant et inépuisable éclat de son langage : « Mon action politique ne commença que dans une grande tempête imprévue, le jour même d'une chute soudaine de la royauté de juillet, déjà en fuite avant d'avoir eu le temps de combattre. Ce jour-là je fus roi d'une

heure, c'est vrai... Ce n'est pas un gouvernement qu'il fallait créer à la minute, il n'en aurait pas duré deux. C'était un sauvetage qu'il fallait organiser sous le nom de république. J'eus le sentiment de cette vérité. Je fis résolûment la république, je la fis seul, j'en assume seul la responsabilité. »

XI.

Qu'est-ce qu'a été cette république de 1848 et qu'est-ce qu'a été Lamartine lui-même dans la république ? Le malheur de ces crises qui décident souverainement des institutions et des hommes, c'est qu'on sait bien de quelle manière elles commencent, on ne sait pas comment elles finissent, et le lendemain du jour où on les a déchaînées, bien plus encore quand l'heure des déceptions est déjà venue, on sent plus vivement,

plus amèrement quelquefois, la responsabilité qu'on n'a pas craint d'assumer.

Lamartine a senti depuis cette responsabilité peser sur lui, il ne la sentait pas encore, il ne pouvait pas la sentir lorsqu'il entrait le 24 février à l'Hôtel de Ville comme le chef populaire d'une révolution triomphante, et tout ce qu'on peut dire, c'est que, transporté à ce sommet de ses ambitions politiques, il ne se montrait point assurément au-dessous de la crise où il s'engageait, où il engageait la France avec lui.

Il n'y a point pour un homme de fortune plus éclatante que celle de personnifier, ne fût-ce que momentanément, une société en péril, de sentir palpiter en lui l'âme de son pays. Ce fut en toute réalité la fortune de Lamartine pendant ces trois mois de gouvernement provisoire qui étaient trois mois de luttes et de dramatiques incertitudes entre le tourbillon de la veille et le tourbillon du lendemain.

Puisqu'il s'est servi de ce mot peu républicain, c'était un roi d'une heure ou de trois mois, un roi par le génie et par l'éloquence, par l'imagination et par l'héroïsme, un magistrat de l'opinion gouvernant en quelque sorte dans le vide de toutes les institutions et de toutes les forces organisées, désarmant, par la parole, les irritations et des défiances, jouant avec la tempête, ou, pour parler son langage, conspirant avec les conspirateurs comme le paratonnerre conspire avec la foudre, conquérant chaque jour un peu de paix intérieure pour conduire la France au moment où, représentée dans une assemblée, elle rentrerait en possession d'elle-même.

En voyant Lamartine à l'Hôtel de Ville dans ce temps légendaire du gouvernement provisoire, on se ressouvient involontairement de ces portraits de Mirabeau, de Vergniaud, que l'auteur des *Girondins* retraçait une année auparavant

en se contemplant d'avance lui-même dans ces figures.

« Son éloquence, toute populaire qu'elle fût, était celle d'un patricien, disait-il de Mirabeau. Sa démocratie tombait de haut : elle n'avait rien de ce sentiment de convoitise et de haine qui soulève les viles passions du cœur humain. Ses sentiments populaires n'étaient en quelque sorte qu'une libéralité de son génie. En conquérant des droits pour le peuple, il avait l'air de les donner. C'était un volontaire de la démocratie... la nature l'avait fait le premier... »

Mettez à côté ce qu'il disait de Vergniaud : « C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration. Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux vers. S'il n'avait été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le poète. Il adorait la révolution comme une

philosophie sublime qui devait ennoblir la nation tout entière sans faire d'autres victimes que les préjugés et les tyrannies. Il avait des doctrines et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambitions. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop réel, de trop vulgaire; il le dédaignait pour lui-même et ne le briguait que pour ses idées. »

Au fond, à quelques nuances près, c'est encore Lamartine, patricien initiateur de démocratie, orateur populaire refusant, lui aussi, de « descendre au langage du peuple, même en le flattant, » ambitieux de pouvoir moins pour le pouvoir pratique et quotidien que pour l'ascendant moral et pour les émotions de ces grandes scènes où l'homme se révèle tout entier en face des multitudes.

XII.

Cette fois il pouvait être satisfait, les circonstances étaient à la mesure de ses rêves, ce que Talleyrand lui avait prédit au lendemain de 1830 était arrivé. Lamartine avait trouvé une occasion d'être lui-même avec ses qualités et avec ses faiblesses. Nature merveilleusement douée, mais en même temps prompte à s'abuser, susceptible de grands élans, capable d'avoir ses journées, mais se résumant elle-même dans un mot caractéristique : « de longues nonchalances de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action,... une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque ou rien ! » — c'était Vergniaud plus que Mirabeau.

L'auteur des *Girondins* pouvait sans doute

se faire illusion. Il croyait être un homme d'État à l'Hôtel de Ville, et il pensait peut-être se montrer un habile praticien de la politique lorsque, pendant le gouvernement provisoire, il négociait avec M. Blanqui ou avec d'autres révolutionnaires. En réalité, c'était surtout et toujours l'homme d'imagination voyant dans la révolution elle-même une « poésie en action, » poète jusque dans l'héroïsme.

Certes je ne veux pas médire de ce jour où il faisait reculer le drapeau rouge sur les marches de l'Hôtel de Ville et où il domptait une foule frémissante prête à le submerger. Il fut ce jour-là le bouclier vivant d'une société, jamais l'éloquence n'eut une victoire plus éclatante et plus salutaire. C'est pour lui cette heure unique, culminante, illuminée de soleil qui se trouve quelquefois dans les existences privilégiées.

Qui pourrait dire cependant que dans ces

scènes où il pouvait savourer la joie superbe d'apaiser des tempêtes déchaînées par lui, de sentir sa puissance, et où après tout il ne risquait que de disparaître dans une mort légendaire en laissant sur son nom le sceau d'une incomparable gloire, qui pourrait dire qu'il ne voyait pas encore dans ces scènes une grande poésie, un drame de patriotisme et de salut public répondant aux rêves les plus illimités de son imagination ?

Il était homme à voir tout ainsi, par les côtés poétiques et grandioses, et même à respirer tout naturellement dans cette atmosphère, lui qui résumait ses journées de ce temps-là en disant : « Je viens de faire cent discours et d'embrasser cent mille hommes ! »

XIII.

Que Lamartine ait mis une certaine vanité, une certaine ostentation à répéter dans ses apologies rétrospectives qu'il avait fait seul la république de 1848, c'est possible ; ce qu'il y a de bien clair, c'est que nul mieux que lui ne personnifiait cette crise de transformation dans ce qu'il y avait de dramatique et de réalisable à côté de tout ce qu'il y avait de douloureux et de menaçant. Il en était en quelque sorte la poésie, la lumière, et par un de ces déplacements qui ont leur explication dans les circonstances autant que dans la nature de l'homme, après avoir été la force d'impulsion du mouvement, il en devenait la force de résistance.

La veille, il était la république, la révolution

dans les dernières palpitations de la monarchie expirante ; le lendemain, il était l'ordre, la paix sociale, la sécurité, la tradition dans les premiers déchaînements de la république, homme d'imagination le lendemain comme la veille sans doute, mais cette fois ayant une société tout entière pour complice et pour cliente.

« O crédulité du génie épris de lui-même! s'est écrié M. Louis Blanc dans des pages où il a raconté à son tour et à son point de vue la révolution de février, les péripéties du gouvernement provisoire. La vérité est que dans la pompe triomphale de la république, le poète qui avait brûlé tant d'encens sur les autels de la royauté fut au nombre des vaincus. Ce fut seulement pour mieux montrer en spectacle ce captif fameux que la république le fit asseoir derrière elle sur son char de triomphe. »

On voit ici cet éternel procès du républicain

de la veille et du républicain du lendemain, pour parler le langage du temps, — cette malheureuse et invariable pensée de rétrécir la république aux proportions d'un parti, d'une école ou d'une secte, au lieu de l'élargir dans une mesure telle qu'elle soit l'image de la société tout entière dans sa diversité, qu'elle puisse avoir pour auxiliaires, pour coopérateurs tous les esprits sincères, ralliés d'avance à une démocratie fondée sur la liberté et sur l'équité.

M. Louis Blanc se trompe lorsqu'il parle après coup de char de triomphe, de vaincus et de ce « captif fameux » traîné en spectacle. Il se méprend sur le sens des événements où il a lui-même joué un rôle; il ne voit pas que, si la république a été possible, sérieuse en 1848, c'est surtout par Lamartine qu'elle a eu ses meilleures chances, que sans lui elle ne serait pas née probablement le 24 février, elle eût été sans doute ajournée encore, ou elle était ex-

posée à glisser plus tôt dans l'anarchie sanglante où elle devait se perdre.

XIV.

Lamartine, dans la pensée de certains hommes, pouvait n'être qu'une décoration pour la république, je le veux bien ; il en était aussi la force, l'inspiration, la nouveauté séduisante, dirai-je. Il lui donnait la physionomie d'une puissance de conciliation ; il était le signe ostensible, vivant et parlant, qui la distinguait des dictatures violentes d'autrefois, et c'est justement parce qu'il était un de ces vaincus dont parle M. Louis Blanc, ou en d'autres termes parce qu'il n'avait rien d'exclusif, parce qu'il tenait de toutes ses fibres morales à cette grande masse libérale et cultivée de la société française, qu'il devenait la force sérieuse, en même temps qu'il était par son

nom l'éclat fascinateur, de la république nouvelle.

Je ne veux que courir au sommet des choses pour rendre cette pensée plus saisissable au double point de vue de l'intérêt extérieur et de la politique intérieure du régime qui naissait en France.

Quel était l'écueil possible pour la république éclatant tout à coup en Europe? Elle pouvait, s'armant de vieux ressentiments ou troublée par de vieux souvenirs, essayer de se répandre par les propagandes violentes, devenir une menace de perturbation, s'engager dans des interventions qui eussent été aussitôt un signal de guerre universelle. Elle aurait peut-être réussi au premier moment, puisqu'elle aurait trouvé les gouvernements désarmés ou embarrassés par toutes les révolutions qui éclataient à la fois à Vienne, à Berlin, à Milan, à Venise; elle n'au-

rait pas tardé à trouver la coalition des défiances et des hostilités européennes se renouant devant elle avec le concours même des libéraux de tous les pays. Lamartine, comme ministre des affaires étrangères, évitait cet écueil, et mieux que tout autre il pouvait l'éviter, parce qu'il n'avait ni les traditions agitatrices de la première république ni les ressentiments légués par l'empire.

XV.

Etranger à des passions d'un autre temps, formé dans sa jeunesse à des habitudes de diplomatie régulière, Lamartine pouvait ménager la paix à la France sans l'abaisser, sans la désarmer de l'ascendant de ses idées et de ses principes, comme aussi sans mettre dans sa bouche un accent de défi.

Quel était le caractère de son premier manifeste ? C'était l'acte de naissance de la république parmi les gouvernements réguliers, la définition grandiose et magnifique d'une politique nouvelle qui commençait par répudier les souvenirs et les solidarités de 1792. Il disait ce qu'on voulait, cet éloquent manifeste. A la France, il offrait l'abrogation théorique des traités de 1815; à l'Europe, il garantissait le respect des circonscriptions territoriales fixées par ces traités; aux peuples, il promettait un appui éventuel et lointain, s'ils étaient menacés dans leurs droits et dans leur liberté. Pour qui savait comprendre, c'était la paix, la paix sans faiblesse évidemment, et l'Europe le comprenait ainsi.

Je ne sais pas si le gouvernement provisoire pouvait se présenter « la main pleine d'alliances, » comme le disait Lamartine à l'ouverture de l'Assemblée constituante, au mois de mai

1848; il avait du moins rendu à la république nouvelle le service de la conduire très-pacifiquement et assez grandement à travers les périls et les agitations de l'Europe. Qu'aurait fait Lamartine plus tard? je ne le cherche pas. L'homme de la restauration, le poète corrigé par un Talleyrand se serait retrouvé en lui plus qu'il n'aurait fallu, c'est possible. Pour le moment, il trouvait dans son éducation et dans son inspiration le meilleur moyen de populariser la France républicaine au dehors par l'éloquence et par la dignité pacifique de l'attitude.

XVI.

Et à l'intérieur quel était le plus grand danger pour la république naissante? C'était assurément d'apparaître comme un régime exclusif, comme le monopole jaloux d'un parti, comme

la tyrannie des agitations de rues et des utopies violentes. Sans doute, bien des républicains de tradition ou de conviction sentent ce péril ; il y en a malheureusement d'autres aussi qui se figurent toujours, qui se figuraient encore plus peut-être en 1848 avoir un privilége de prépondérance , comme un droit de primogéniture.

Lamartine, par sa situation, par son passé, par son nom, par son intelligence, représentait la république la plus large, la plus conciliante, la république de tout le monde. Il maintenait au sein de ce goûvernement provisoire, toujours ballotté, la politique la plus libérale, une interprétation conservatrice des institutions républicaines. Il cédait parfois, il payait la rançon du péril ; sur les points essentiels, il résistait. Le jour où une multitude passionnée faisait irruption jusque dans la salle du conseil pour demander l'organisation du travail, et montrait comme argument

quatre pièces de canon braquées aux portes de l'Hôtel de Ville, Lamartine se levait et répondait fièrement : « Vous me mettriez à la bouche de ces pièces de canon que vous ne me feriez pas signer ces deux mots associés ensemble : organisation du travail ! Je ne signe pas ce que je ne comprends pas, je ne signe que les engagements que je puis tenir... »

Le jour où des manifestations redoutables allaient réclamer l'ajournement des élections, il revendiquait et réservait pour le pays le droit de disposer de lui-même. Il semblait en vérité jouer avec tous ces assauts, et au fond il rendait à la république le plus grand de tous les services, celui de l'enlever aux mains des factions pour la remettre aux mains de la France. Il lui rendait le service de l'accréditer comme un régime, agité sans doute, mais qui pouvait après tout se sauver et se défendre lui-même avec un peu de courage et de résolution.

Le pouvoir de Lamartine était évidemment dans cette parole prestigieuse qui semblait s'imposer et qui gagnait des victoires par la séduction ; il était aussi dans cette situation exceptionnelle qui le mettait d'intelligence avec la société tout entière, qui lui faisait des alliés de tous les intérêts, de toutes les classes, de tous les partis pour lesquels il était un défenseur, un gage vivant.

Situation étrange, que celle de cet homme passant trois mois à faire des discours, à dompter des émeutes, à défier des orages ! Il s'y était accoutumé, il vivait là comme dans son atmosphère naturelle, et c'est ainsi que par le retentissement croissant d'une intarissable parole, par une résistance heureuse dans des circonstances critiques et décisives, il était arrivé à cette popularité prodigieuse qui faisait de lui à un certain moment le représentant le plus vrai de la France, qui lui valait l'élection de dix départements.

Je citais, l'autre jour, un mot de Sainte-

Beuve; je voudrais ajouter une dernière note qu'il recueillait avant de mourir. Il avait rencontré Lamartine le soir d'une de ces journées de 1848 où il y avait eu agitation autour de l'Hôtel de Ville et où tout avait fini par un nouveau triomphe. Sainte-Beuve, qui n'avait pas vu Lamartine depuis longtemps, le retrouvait en plein combat, en pleine victoire, et il le pressait d'user de la force qu'il avait conquise. « Au reste, ajoute-t-il, je le trouvai plus grand et plus sec que jamais, le profil noble et raide, bien portant malgré sa fatigue et sa maigreur, soutenant à merveille ce rôle de chef populaire, avec cet œil d'oiseau de haut vol qui plane et qui discerne toutes choses de sa hauteur. O le plus grand des ambitieux, comme je n'ai jamais cherché en toi que le poète ! »

XVII.

Poète ou ambitieux, il était certainement arrivé au sommet de son rêve. Enfant gâté de la faveur publique, il se sentait porté par ce souffle qui l'avait soutenu pendant trois mois, par ces deux millions de suffrages qui se réunissaient sur son nom dans les élections et qui auraient pu être plus nombreux encore, s'il l'avait voulu.

Il ne lui restait plus en vérité qu'à savoir ce qu'il ferait de cette force dont Sainte-Beuve lui parlait à un coin de rue, entre deux acclamations de la foule. Il ne le savait pas, et la vie de Lamartine est une de celles où s'agite de la façon la plus saisissante un problème étrange, un problème qui est passé plus d'une fois à travers l'histoire, surtout aux temps de révolutions : com-

ment se perd une popularité? Comment un homme, qui la veille encore régnait par l'imagination, par l'éloquence, sur des millions de ses contemporains, retombe-t-il le lendemain dans le délaissement et l'oubli?

La popularité a ses mystères et ses mobilités. Un homme s'élève, il captive un moment tout un peuple, il rallie dans une heure de péril tous les vœux et toutes les espérances. Il tombe tout à coup du haut du piédestal qu'il s'est fait ou qu'on lui a fait : pourquoi? En faut-il beaucoup pour cela? Non. La popularité est l'amour de la multitude, peu de chose suffit souvent pour l'altérer, pour lui porter une irréparable atteinte. Le lien est brisé, la foule suit un autre courant, elle cherche une autre idole, elle se crée de nouveaux guides. Un rien suffit, dis-je; mais est-ce bien un rien? Est-ce qu'il n'y a pas une logique, une justice dans ces inconstances de la popularité?

Évidemment une nation ne prodigue pas sa faveur par un simple fanatisme. Quand elle élève un homme par un mouvement irrésistible de confiance, c'est qu'elle attend de lui une satisfaction, une impulsion, le salut peut-être; c'est que cet homme répond à sa pensée intime, et, quand elle s'aperçoit qu'il y a un malentendu, la confiance se retire. Il ne reste plus qu'une destinée échouée que le flot de la faveur publique ne viendra plus reprendre.

C'est l'histoire de Lamartine en 1848. Jusqu'au mois de mai, il était encore dans l'éclat de sa popularité, qu'il portait intacte devant l'Assemblée constituante. A l'une des premières séances, au moment où il venait de lire un exposé de la situation de la France, trois fois les applaudissements l'arrachaient de son banc, et semblaient aller au-devant de sa pensée en lui offrant pour ainsi dire d'être le premier chef de la république nouvelle.

XVIII.

Et ici je puis bien me permettre de faire un rêve où il ne s'agit plus seulement d'un homme, où c'est l'avenir d'une nation qui est en jeu.

Je suppose qu'à ce moment où se débattent les destinées de la France, Lamartine, avec tous les dons qui sont en lui, a une qualité de plus, le vrai don de l'action en politique, le coup d'œil, la netteté, la résolution. Alors la voie qu'il doit suivre est toute tracée devant lui, elle lui est ouverte par cette élection multiple qui ressemble à une acclamation et dont le but n'est point, à coup sûr, incertain.

Le pouvoir qui s'offre à lui, il le prend d'une main souple et ferme, non plus pour le laisser flotter au vent des passions de la multitude ou

des rivalités ambitieuses, mais pour l'exercer virilement, sans nulle hésitation. Dès la première minute, il comprend qu'il n'y a plus qu'un devoir, une politique, rassurer et pacifier le pays, clore l'ère des diversions tumultueuses et des tyrannies subalternes, imposer le respect de la souveraineté nationale à tout ce monde de chefs de clubs, de dictateurs en expectative, d'agitateurs, qui se font un jeu de l'existence et du repos d'un peuple.

Que l'Assemblée le soutienne dans cette œuvre, ce n'est pas douteux, elle a été élue surtout pour cela; la France ne demande rien de plus, et il ne faut pas s'en étonner, car il y a des moments où, même au sein de la plus grande liberté, justement avec les institutions les plus larges, les nations ont besoin de guides qu'elles puissent aimer et respecter, dont elles puissent se faire honneur. Nul doute aussi que l'armée, un instant ébranlée, ne se rallie sous la main d'un pou-

voir qui est la nation personnifiée. Contre ce faisceau d'une Assemblée souveraine, d'un gouvernement résolu et d'une armée fidèle, qui donc prévaudra ? Le premier jour et le lendemain une fois assurés par cette victoire du bon sens, il ne reste plus qu'à créer par la raison prévoyante et réfléchie des institutions assez fortes pour les préserver de leur propre mobilité ; ce n'est point impossible. Qui sait ?

Dans des conditions ainsi faites, la république, dégagée hardiment et à propos de ses ferments d'anarchie, la république est, dès ce moment peut-être, définitivement fondée en France, d'autant mieux fondée, qu'elle a eu la fortune de trouver pour premier chef, pour premier politique, un homme qui, lui aussi, est un roi, un roi par le génie et par l'éloquence, un homme dont le nom retentissant et populaire est fait pour relever et décorer un gouvernement naissant ! Mais ce n'est là qu'un rêve, je reviens à la réalité.

Au moment où ces questions s'agitaient indistinctement dans une séance de l'Assemblée nationale, au mois de mai 1848, si Lamartine avait voulu, il n'avait qu'à faire un geste ; il le croyait lui-même, et c'était vrai. Quelques jours après, tout était changé. Que s'était-il donc passé ? Il y avait eu une de ces péripéties qui décident de la fortune d'un homme public. Lorsque l'Assemblée avait eu à se prononcer sur l'organisation d'un pouvoir exécutif et sur le choix des hommes qui composeraient ce pouvoir, Lamartine avait insisté pour la formation d'une commission exécutive de cinq membres, et il tenait visiblement à ne point se séparer de M. Ledru-Rollin, à perpétuer dans la commission nouvelle la solidarité du gouvernement provisoire.

Aussitôt un refroidissement d'opinion se manifestait autour de son nom ; c'était comme une déception soudaine, et celui qui, peu auparavant, aurait pu être le seul chef, le président acclamé

de la république, ne venait plus que le quatrième, immédiatement avant M. Ledru-Rollin, sur la liste des membres élus de la commission exécutive si péniblement acceptée par l'Assemblée. On le punissait d'une alliance imposée, lourde au sentiment public, par ce qu'il a lui-même appelé son « impopularité commençante. »

XIX.

Lamartine sans doute avait passé par de violentes anxiétés d'esprit avant d'en venir là. Il s'était dit, et il a répété depuis pour expliquer ses résolutions, qu'il ne devait pas scinder la république à sa naissance, qu'en acceptant l'autorité directrice pour lui seul il se plaçait dans l'alternative d'avoir contre lui les républicains de toutes nuances, s'il voulait suivre l'Assemblée nouvelle jusqu'au bout dans ses tendances visiblement

réactionnaires, ou de se trouver en lutte avec l'Assemblée, s'il associait des républicains à son pouvoir.

Que pouvait-il sortir de là ? Des conflits inévitables, des chocs sanglants, des mêlées de faction, avant que la constitution fût faite, avant que le pays eût repris son équilibre dans la république définitivement organisée. La guerre civile pouvait naître d'une démarcation des partis trop promptement dessinée; de la guerre civile pouvait sortir soit une dictature de sédition, soit une dictature de réaction. Celui qui avait proclamé une république de nécessité le 24 février, et qui voyait encore en elle le seul refuge de la France, ne serait-il pas conduit fatalement à devenir un Cromwell ou un Monck, à moins d'être englouti sans profit et sans gloire ?

Voilà les perspectives qui faisaient reculer Lamartine devant la rupture de l'alliance républi-

caine, et en présence desquelles il se livrait à des monologues à la façon d'Hamlet. Il y avait, il est vrai, pour lui un autre moyen : c'était de se retirer dans sa popularité intacte et d'attendre que le courant public vînt le rechercher dans sa retraite d'un instant ; c'était plus commode pour ses perplexités, sans changer essentiellement la situation, qui ne restait pas moins avec ses périls.

Ces raisons n'étaient pas sans gravité, surtout dès qu'elles allaient peser ainsi sur l'esprit de celui qui avait à prendre un parti et qu'elles obscurcissaient en lui la vue simple des choses ; mais il y avait un fait qui n'avait pas moins de force : c'est que depuis trois mois, aux yeux du pays, il y avait deux républiques, l'une représentée par Lamartine, l'autre représentée par M. Ledru-Rollin. Le pays, qui n'est point un Hamlet tourmenté par les délibérations intimes, avait fait son choix ; il avait dit par toutes les

acclamations de popularité décernées à un homme quelle république il voulait.

Dès que Lamartine, par un acte de sa volonté ou par une apparence d'ambiguïté dans son attitude, semblait effacer cette distinction, il n'était plus en quelque sorte lui-même ; son nom cessait instantanément d'avoir la signification qu'il avait prise dans la pensée du pays, et qui avait fait un moment de celui qui le portait le premier citoyen de la France.

XX.

L'autorité morale née de cette situation privilégiée disparaissait, et ce n'était pas seulement la popularité de Lamartine qui s'évanouissait subitement, c'était la république modérée elle-même qui perdait une chance, qui paraissait abdiquer dans cet amalgame impuissant de la commission

exécutive, en laissant de plus en plus le combat se resserrer, se préciser entre la réaction inévitable des forces conservatrices ramassées sous un autre chef et l'explosion de toutes les forces de sédition concentrées dans Paris. Ce n'était plus le temps des discours, des victoires d'éloquence sur les foules fascinées, c'était le tour des soldats.

A travers ces préliminaires obscurs, on entrevoyait la grande, l'effroyable lutte qui allait enfanter la dictature, dictature nécessaire, noblement exercée, toute républicaine encore sans doute, mais dictature de soldat, et au milieu de ces mouvements précipités on entendait déjà retentir un nom, symbole d'une réaction plus entière, plus complète, allant jusqu'à la destruction de la république elle-même.

Dans cette tragique aventure, de quel poids avait été Lamartine avec toute sa popularité des derniers mois? Il n'était rien, et il le voyait; il

sentait le pouvoir lui échapper pour passer au général Cavaignac, devenu l'homme du jour par un vote de l'Assemblée. « Lamartine, a-t-il dit lui-même en racontant les premiers combats de juin, Lamartine désirait la mort pour se décharger de l'odieuse responsabilité du sang qui allait peser si injustement, mais inévitablement sur lui. Trois fois il s'élança de son cheval pour aller au pied de la barricade chercher à tomber en victime au premier rang de ces généreux soldats, trois fois les gardes de l'assemblée l'entourèrent de leurs bras et le retinrent par la violence. » Il ne mourut pas, il fut destitué avec ses collègues de la commission exécutive en plein péril.

C'était la fin assez triste de la dictature de l'éloquence et de l'imagination, la fin d'une popularité. On aurait pu dire déjà que l'insurrection de juin venait de mettre au sein de la république de 1848 le fatal germe de mort; elle avait mis la force à la place de la liberté.

XXI.

Lamartine, et ce fut son malheur autant que sa faute, n'avait réussi ni à sauvegarder sa situation première, ni à écarter le plus redoutable des conflits par cette alliance des forces républicaines que, par un dernier mirage d'imagination, il croyait possible.

Il voyait, disait-il, un gouffre, il fallait un Décius pour le combler; il voulut être ce Décius, il le fut, sans rien combler, sans rien sauver, et désormais vaincu, découronné de sa popularité, il entrait dans cette voie où d'étape en étape il ne pouvait plus s'arrêter que dans la suprême décadence de l'homme public.

Au mois d'avril 1848, il avait été envoyé par dix départements à l'assemblée nationale, il

avait conquis à son nom plus de deux millions de suffrages. Sept mois après, lorsque la France avait à nommer un président, il ne réunissait qu'un nombre imperceptible de voix.

Son jour était passé. Bientôt, au renouvellement de l'assemblée, il avait de la peine à obtenir une élection de représentant ; il échouait dans son propre département, et c'était assurément pour lui une amertume inattendue. « On parle de me renommer dans plusieurs départements et à Paris, écrivait-il à un de ses amis pour se consoler. Je ne le désire pas en ce moment. Je n'ai pas de situation ni de terrain sous les pieds pendant un certain temps. J'aimerais mieux le passer dehors ; mais je serai toujours à la brèche, en bon soldat, à l'appel des honnêtes gens du pays. »

Je ne sais pas d'image plus curieuse et plus saisissante de ce retentissement d'un nom dans

les masses, de toutes ces fluctuations de la popularité que le récit fait par Lamartine lui-même d'une de ses courses dans les montagnes de la Bourgogne après ses grandeurs de 1848, après ses épreuves.

Il rencontre un vieux paysan devenu aveugle, qui l'a vu naître et qui le reconnaît à sa voix, qui s'étonne de le retrouver. Ah ! Lamartine ne sait pas tout ce qu'on dit dans le pays. On a d'abord parlé de lui comme d'un des rois, d'un des grands de la république. Bientôt on a raconté toute sorte d'histoires terribles, on a dit qu'il « avait fait couler le sang des hommes dans Paris, par malice, » et des colporteurs passant à l'automne vendaient des chansons contre lui comme celles de Mandrin. Le vieux paysan a de la peine à croire que « M. Alphonse » ait pu commettre tant de crimes. « Et puis, ajoute-t-il, quelques mois plus tard, on dit que ce n'était pas vrai, et puis on n'a plus rien dit du tout. »

Voilà le dernier mot, voilà le dernier souffle

d'une popularité expirante : on n'a plus rien dit du tout !

XXII.

Sans doute Lamartine était encore de ce monde, il n'était pas de ceux qui disparaissent ainsi. Il était représentant comme bien d'autres, journaliste comme bien d'autres; il n'avait pas cessé de se mêler aux polémiques et aux luttes de son temps, et même dans ces deux ou trois années de république, où il était redevenu un homme comme tous les hommes, il retrouvait parfois encore des éclairs d'inspiration, quoique avec une chaleur déjà diminuée. Il restait dans la chambre comme le dernier prestige survivant de la révolution de février.

Lamartine avait un rôle qu'il croyait être pour lui une obligation d'honneur, une décence de sa

vie. Il s'était identifié un instant avec la république, il la défendait, il aurait tenu à la sauver de tous les naufrages qui la menaçaient, fût-ce au prix de quelques concessions au temps, aux nécessités d'une situation aggravée par tout le monde. Gêné dans son attitude par son passé, mais impartial et indépendant par ses idées, modéré de caractère et d'habitudes, il avait pour tous des paroles empreintes d'un esprit supérieur de conciliation.

Lorsqu'on proposait la révision de la constitution pour favoriser la réélection du président nommé le 10 décembre 1848, il aurait voulu qu'on ne résistât pas à outrance à ce mouvement, qu'on laissât tout au moins une issue légale à un entraînement qu'il déplorait, mais qu'on ne pourrait peut-être pas réprimer, et qui, laissé à lui-même, emporterait la constitution tout entière. Lorsque les partis irrités et tumultueux dans l'Assemblée laissaient entrevoir leurs

passions de combat, il se faisait volontiers le modérateur de ces passions, bien persuadé que, si l'on en venait à un conflit, la république serait de toute façon la première à périr.

Lamartine ne se trompait pas ; mais que pouvait-il ? Il n'était plus l'homme du moment. Pour les républicains, il était trop modéré; pour les conservateurs, il était encore le représentant de la révolution de février, qu'on appelait une catastrophe; pour les bonapartistes, il n'était qu'une glorieuse inutilité, une éloquence sans emploi sous le régime qu'ils rêvaient, sans autorité possible dans les solutions qu'ils méditaient. Pour tous, c'était un homme d'imagination jetant des paroles harmonieuses au milieu des âpres réalités d'une politique qui conduisait à des coups d'Etat. Il était fini.

D'ailleurs Lamartine était de plus en plus sous le poids d'une détresse croissante. Il avait

été trop prodigue de sa fortune, comme il l'avait été de tous les dons de sa brillante nature, et il se retrouvait en face d'un effondrement de sa situation privée qu'il osait à peine mesurer du regard. Déjà, dès 1849, il écrivait qu'il était allé à Saint-Point pour de « pénibles déracinements domestiques de propriétés, de maisons paternelles, » et cela ne faisait que continuer en s'aggravant, de sorte que, lorsque le 2 décembre éclatait, il se trouvait tout à la fois exilé de la vie publique, déçu dans ses espérances, vieilli, réduit à ce rôle de manœuvre de la plume qui a été sa dernière épreuve en ce monde.

Alors commençait cette vieillesse sombre, morose, amère, qui mettait encore dix-huit ans à s'acheminer vers la mort à travers toutes ces histoires, ces *entretiens,* ces journaux de déclin où il ne restait plus, comme une dernière marque du génie d'autrefois, que cette intarissable et harmonieuse parole qui s'est épanchée jusqu'au bout sans s'arrêter.

De tous les hommes qui avaient vécu, qui s'étaient confondus en Lamartine, quel est celui qui survivait encore? Le poète avait disparu, l'historien était épuisé; l'homme heureux, l'homme heureux surtout, était mort depuis longtemps. Le politique n'avait plus de raison d'être dans les conditions nouvelles où était la France, et peut-être avait-il fini par avoir de singuliers doutes. Il ne restait en vérité qu'un Bélisaire de la politique et de l'art tendant le casque devant ses contemporains attristés, faisant souffrir l'admiration sans la décourager encore, imposant à son siècle ce cruel spectacle de l'auteur des *Méditations,* de l'auteur des *Girondins,* d'un chef de révolution recevant toutes les oboles, même celles qui devaient peser à sa fierté.

XXIII.

Il le disait lui-même avec l'amertume des déceptions suprêmes : « Toutes mes gloires ont menti

comme toutes mes fortunes. » Assurément, il n'est pas de plus étrange et de plus cruel contraste que celui de cet homme, de ce poète, de ce tribun des grands jours, si heureux dans sa jeunesse, si brillant, si gâté par tous les succès et réduit, au soir de sa vie, à jeter un long regard de deuil autour de lui, d'autant plus sensible à l'aiguillon du malheur, qu'il a eu sur cette terre une destinée plus privilégiée.

Que voulez-vous? L'oubli lui pèse à lui qui a connu tous les enivrements de la gloire; la pauvreté, une pauvreté relative, lui est dure, à lui qui n'a jamais compté avec les biens de ce monde, la vieillesse elle-même le chagrine, lui qui était si peu fait pour les tristesses du déclin et qui n'avait pas la dernière joie de se voir revivre. « Je n'ai en moi de quoi sourire ni au passé ni à l'avenir, s'écrie-t-il alors, je vieillis sans postérité dans ma maison vide et tout entourée des tombeaux de ceux que j'ai aimés..... Tout ce qui me reste de vie est concentré dans

quelques cœurs et dans un modeste héritage. Et encore ces cœurs souffrent par moi, et cet héritage, je ne suis pas sûr de n'en être pas dépossédé demain pour aller mourir sur quelque chemin de l'étranger. Les chenets sur lesquels mon père appuyait ses pieds et sur lesquels j'appuie aujourd'hui les miens sont un foyer d'emprunt, qu'on peut renverser à toute heure; on peut les vendre et les revendre au moindre caprice à l'encan, ainsi que le lit de ma mère et jusqu'au chien qui me lèche les mains de pitié, quand il voit mon sourcil se plisser d'angoisse en me regardant.....

« La vie ne m'est plus rien.... Et qu'y regretterais-je donc à présent dans cette vie? N'ai-je pas vu mourir avant moi toutes mes pensées? Ai-je envie d'y chanter encore d'une voix éteinte des strophes qui finiraient en sanglots? Ai-je goût pour rentrer dans ces lices politiques qui, fussent-elles rouvertes, ne reconnaîtraient plus mes accents posthumes? Ai-je un bien ferme espoir

dans les formes de gouvernement que le peuple abandonne avec autant de mobilité qu'il les conquiert ?..... Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton, mais je n'en suis pas... Je vis donc et, comme vous le voyez, je ne vis pas sur des roses. Je défie Caton lui-même d'avoir eu plus que moi la satiété du temps.... »

Que de fois, dans ses dernières années, Lamartine n'a-t-il point répété cette mélopée lugubre de ses désillusions et de son dénuement ? Il va de Paris à Saint-Point, de Saint-Point à Paris, et il ne se lasse pas de se plaindre. Il se plaint de l'ingratitude populaire ; il se plaint en songeant à ce passé évanoui dont le souvenir est une amertume de plus. Il s'attendrit sur son cheval *Saphir*, ce cheval qui le portait « dans les grandes journées de feu de Paris, » qui partageait la popularité de son maître, et qui erre seul maintenant dans le pré, sous la fenêtre, paissant en liberté l'herbe d'automne.

« Ce n'est pas sur moi que je pleure, dit-il, c'est sur toi, pauvre animal ! Qui sait si demain j'aurai encore le droit de te laisser tondre l'herbe dans ce pré où je t'ai donné l'hospitalité à vie, à côté de l'âne et des vaches, et si un dur acquéreur de Saint-Point ne trouvera pas que ce cheval invalide est un luxe de cœur qui dîme l'herbe, et ne t'enverra pas à l'équarrisseur du village voisin pour avoir ta peau et ta corne, toi qui fus pourtant un jour le signe de ralliement d'une nation ? Si je demandais à ce peuple pour toi une botte de foin à vie, je ne l'aurais pas. Honte et misère ! finissons !... »

Ainsi il se laissait aller à ses plaintes et à ses réminiscences amères sans être entendu, se querellant avec la fortune dans une solitude croissante.

Lamartine n'était plus qu'une ruine vivante assise sur la ruine de ses espérances, de ses gran-

deurs et de ses gloires. — N'importe, il a eu sa destinée éclatante. Aucun homme n'a remué plus d'âmes, aucun n'a parlé avec plus de puissance à l'imagination de ses contemporains, — et cet homme a eu son jour, un jour unique, exceptionnel, où il a personnifié son pays, où, poète et politique à la fois, il a laissé le reflet de son génie sur ce nom de république qui reparaît dans notre histoire.

XXIV.

Oui, sans doute, ce jour d'une grande existence, surtout quand on le rapproche de bien d'autres jours qui l'ont suivi et qui en relèvent la signification, ce jour est un éternel enseignement pour ceux qui veulent fonder la république en France. 1848 secoue ses cendres éteintes, et se redresse pour parler à 1870.

Remarquez en effet cet étrange phénomène. Le moment où la république de 1848 est le mieux acceptée, où elle a le plus de chances de s'établir et de vivre, c'est évidemment celui où un homme se fait en quelque sorte auprès du pays le plénipotentiaire ou le garant des institutions nouvelles en les popularisant par le génie, par l'éloquence et par la modération, en les défendant de leurs excès, en les représentant comme la sauvegarde naturelle de tous les droits, de toutes les libertés et de tous les intérêts. Bientôt les manifestations commencent dans les rues, et déjà il y a une inquiétude, un ébranlement dans l'opinion. Les passions révolutionnaires grandissent, les fanatismes de parti et de secte se dévoilent, les factions ne cachent plus leur prétention de mettre la main sur l'Etat, et le pays envoie à l'Assemblée nationale une majorité aux instincts conservateurs; Lamartine lui-même perd sa popularité sur un soupçon d'infidélité à l'idéal dont on voyait en lui la personnification,

parce qu'il a semblé pactiser avec les chefs des agitateurs.

Les journées de juin éclatent comme l'explosion furieuse de l'esprit de sédition, aussitôt la république descend, et Lamartine descend avec elle, tandis qu'au contraire la réaction monte, monte sans cesse, jusqu'à rendre les coups d'Etat possibles, jusqu'à se préciser dans un nom et dans un gouvernement de mauvais augure pour la liberté aussi bien que pour les institutions républicaines. Ce parallélisme se déroule invinciblement, et toutes les fois qu'une situation semblable se reproduit, les mêmes conséquences se dégagent d'une manière irrésistible, parce qu'elles sont dans la logique intime des choses.

Tout est là. C'est une puérilité d'esprits étroits de croire qu'aujourd'hui, après avoir passé par la révolution démocratique la plus complète, après avoir vu depuis quatre-vingts ans défiler

toutes les monarchies, dont aucune n'a pu même atteindre une durée viagère, la France puisse être enlevée à la république par un simple fanatisme de royauté, dans l'intérêt d'une dynastie; mais la vérité est qu'il y a toujours deux républiques en présence. Il y en a une que le pays est tout prêt à accepter et à pratiquer, que Lamartine, après l'avoir représentée dans ses grands jours, définissait lui-même dans l'assemblée nationale : république légale et libérale, « république de conservation des intérêts légitimes avec l'accord des intérêts progressifs, république des intérêts populaires sans dépossession des propriétaires, république de paix en Europe et de sécurité dans le pays, république humaine, clémente, généreuse, qui abolit jusqu'au signe même des violences révolutionnaires... » Il y a aussi la république des exhumations sinistres d'un autre temps, des perturbations de rues, des motions incendiaires de clubs, des proconsulats d'opinion, des violences morales, des défiances irritées et jalouses. Il faut choisir entre les deux systèmes.

Il faut savoir si on veut sérieusement que les institutions nouvelles s'enracinent et durent de façon à protéger la nation dans son indépendance comme dans sa liberté, et il faut bien aussi se mettre dans l'esprit que les plus efficaces fauteurs de monarchies ne seraient pas les monarchistes ; ce seraient ces républicains de l'école révolutionnaire ou dictatoriale qui, au prix d'une victoire momentanée pour eux, s'ils pouvaient l'obtenir, prépareraient une fois de plus la défaite de la république elle-même, recommençant ainsi le cercle éternel où depuis quatre-vingts ans la France s'épuise à la recherche d'un gouvernement.

— Sans doute, la république porte plus que jamais, au moment présent, la peine des circonstances extraordinaires dans lesquelles elle a re-

paru. Elle est née, dans une heure d'épouvante nationale. Elle s'est chargée d'une redoutable responsabilité en recueillant, en saisissant l'héritage de la plus funeste des guerres, d'une guerre désespérée. Quoiqu'elle fasse, injustement et inexorablement, aux yeux de bien des hommes, elle reste marquée de ce sceau fatal des pouvoirs qui sont conduits à signer les grandes humiliations publiques dont ils ne sont pas coupables. C'est son malheur, c'est sa faiblesse, c'est ce qui lui fait une condition plus compliquée, plus pénible, et un avenir plus douteux. Pourra-t-elle se racheter de cette fatalité? Voilà la question.

Il est bien certain qu'il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de disputer sur des formes de gouvernement et des systèmes politiques, de s'épuiser dans les rivalités de prépondérance entre les partis intérieurs. Le meilleur gouvernement sera celui qui servira le mieux à refaire une France dans le monde, à lui rendre l'honneur,

le crédit, le prestige, la grandeur si l'on peut, avant tout et d'abord une sorte de nouvelle cohésion nationale.

Si la république le peut, si elle donne d'elle cette idée, elle vivra. Si, pour la troisième fois, elle doit succomber, c'est qu'elle aura été impuissante à protéger cette régénération française qui est notre espérance et notre devoir, à vivifier, à coordonner toutes ces choses par lesquelles les nations peuvent toujours se relever, sans lesquelles il n'y a pas de renaissance possible : le patriotisme désintéressé, l'esprit d'abnégation et de droiture, le respect religieux de la vérité et du droit, le dévouement dans le travail, le goût épuré de la liberté dans un ordre équitable et protecteur.

Lamartine lui-même, revenant en ce monde, répèterait ce qu'il a dit un jour devant des populations assemblées : « Si on confond la républi-

que avec une révolution en permanence, avec l'agitation sans but et sans fin; si on la confond avec les excitations des classes contre les classes, du pauvre contre le riche, du riche contre le pauvre; si l'on y voit un perpétuel débordement d'oisifs sur la place publique, usant en démonstrations, en déclamations, en conspirations, le temps et la force que Dieu nous donne pour le travail, la famille, la patrie; si l'on écoute les hommes d'anachronisme, de contre-sens et de contre-temps, ces Epiménides de 1792 qui semblent avoir dormi cinquante ans... Ces tribuns posthumes qui portent des toasts aux jours sinistres de nos discordes de 93..... Oh! alors, oui la république périrait; elle périrait étouffée dans une ivresse de mauvaises doctrines et de faux patriotisme, car les scandales ne sont pas des institutions et durent peu... »

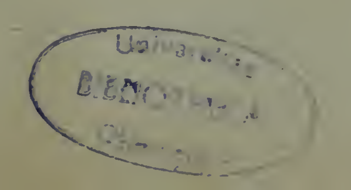
Il tiendrait ce langage, et peut-être aussi, accablé de toutes les misères du présent, il ne son-

gerait pas, sans une secrète mélancolie, à ce temps de sa jeunesse, où la France se relevait si vite, où l'on croyait, où l'on espérait, où, à travers les ombres d'un deuil national, récent encore, on voyait déjà poindre les premières lueurs d'un avenir plus favorable pour la liberté et pour la patrie.

FIN.

TABLE.

LE PUY. — TYP MARCHESSOU.



CE

